

Arrière

Je suis revenu voir la ferme de mon arrière-grand-mère. Elle existe toujours (la ferme, pas la grand-mère). Elle (toujours la ferme) a certainement beaucoup changé : frigo, congélateur, télévision, Internet, chauffage central...

Garée sur la cour, trône l'inévitable Range Rover. De nos jours, les propriétaires s'en servent peu. Le coût exorbitant des fréquentes réparations en décourage plus

d'un. Pour les nécessités quotidiennes, ils préfèrent une Dacia.

La cour, elle, a peu évolué. Elle est toujours pavée d'immenses dalles de granit irrégulières que les siècles ont polies, arrondies et jaunies. Il y a toujours un chenil, mais le lointain successeur du berger allemand est un border colley malicieux, affectueux et toujours de bonne humeur. Il a droit de cité dans la maison.

De l'autre côté de la cour commencent le potager et le verger, un domaine entretenu aussi méticuleusement et amoureuxment que les ongles d'une milliardaire. La végétation y reluit en plusieurs tonalités de vert. Légumes et fleurs s'alignent comme le ferait un impeccable corps de ballet. C'est un paradis terrestre. Tout au fond de ce jardin s'alignent cinq ruches Voirnot dont les milliers d'abeilles fertilisent les arbres fruitiers sur la moitié du canton.

*

Mon arrière-arrière-grand-mère s'appelait Augustine, et son mari Sabin. Augustine était arrivée en 1868 avec un cheval et une charrette dans laquelle s'empilaient toutes ses possessions. Elle venait d'épouser Sabin. Cette ferme, c'est le Manoir de Tierceville, titre ronflant mais il s'agit simplement d'une grosse ferme avec de larges et pimpants bâtiments.

Augustine avait eu la chance de connaître une enfance heureuse. La ferme de ses parents était prospère. Augustine fut élevée comme une jeune fille de bonne famille. Mise en pension chez les Ursulines, elle bénéficiait d'une instruction solide qui incluait même l'apprentissage du latin, chose rare pour les filles à cette époque. Quand elle revenait dans sa famille pendant les vacances scolaires, les garçons de ferme, qui étaient tous amoureux d'elle,

s'arrangeaient pour qu'elle ne s'adonne pas à des travaux trop pénibles.

Augustine, depuis ses douze ans, et quand elle n'était pas au pensionnat, insistait pour aider à la préparation du petit déjeuner : tâche importante, car les garçons de ferme se levaient à cinq heures pour la traite, et il leur fallait en se réveillant un bol de café noir bien sucré. Ils revenaient à sept heures, et là, c'était encore du café, mais avec de grandes tartines de pain blanc, des œufs sur le plat, pommes de terre sautées et tranches de jambon. Pendant qu'Augustine s'affairait à préparer le repas et à le servir, deux bonniches coupaient du pain et le mettaient dans des paniers avec une motte de beurre tassée dans une ancienne terrine, plus rillettes, pâté, fromage, confitures et bouteilles de cidre. Pour garnir les tartines, chaque garçon de ferme possédait un couteau dont il ne se séparait jamais. Quant au cidre, ils s'en passaient la cruche comme

un calumet de la paix. Les hommes partaient pour la journée, ne revenant que pour la traite du soir. Au menu : une soupe de légumes ou de poulet avec des *lichettes* de pain rassis trempées dans la soupière.

Les garçons de ferme n'étaient pas les seuls à rechercher la compagnie d'Augustine. Quand elle décida de faire partie de la chorale, les ados de la région se découvrirent des vocations de chanteurs. Madame Lagrange, la directrice de la chorale, en fut, naturellement, ravie. La plupart de ces nouvelles recrues étaient à la fois rustres et timides. Augustine trouvait leurs avances plutôt lourdes, comme on dirait de nos jours. Une exception cependant : Sabin Leclerc. Il était grand, maigre et roux. Il avait vingt-deux ans, ce qui, parmi les admirateurs d'Augustine, le classait nettement parmi les vieux. Derrière son dos, on murmurait qu'il lisait beaucoup, et qu'il était abonné à *La Revue des Deux*

Mondes, mais aussi au *Magasin Pittoresque*, l'ancêtre des publications de vulgarisation scientifique, ce qui lui valait des regards torves et des remarques désobligeantes de la part d'un clergé pour qui la science était une fois pour toutes étiquetée comme étant arrogante et athée. Peu porté sur la religion, Sabin était malgré tout attiré par les églises, leur fraîcheur en été et, en toutes saisons, leur silence et leur odeur d'encens mêlée à celle des cierges. Fêré de musique, il adorait les sons de l'orgue, surtout quand l'organiste répétait en dehors des services religieux et se lançait dans du Bach ou du Handel.

Sabin n'essayait pas de se retrouver systématiquement à côté ou derrière Augustine. Il abandonnait ces ondulations de hanches et ces ruses de Sioux à de moins subtils admirateurs. Sa tenue soignée, son attitude digne et sa réserve l'avaient fait surnommer *L'Aristo* ou encore

Le Séminariste. Augustine, de son côté, n'était pas insensible à ce côté discret de Sabin et à son attitude plus mûre que celle des autres garçons.

Sabin, lui, était réellement tombé amoureux... mais on ne fait pas la cour à une gamine de douze ans. Il le savait et en souffrait. N'ayant personne à qui confier ses angoisses, il les couchait par écrit dans un cahier d'écolier où le terme "J'attendrai" revenait presque à chaque page. Il y ajoutait des poèmes imités des envolées grandiloquentes de son époque.

"Si le sort le voulait, c'est sans hésitation

Que mon sang, de la France, ornerait le fanion !"

*

Les années passèrent. À la chorale, Augustine se sentait de plus en plus attirée par ce grand garçon calme et mélancolique.

Il ne s'était jamais *déclaré* comme on dit, mais les autres choristes remarquèrent bientôt que les jours où Augustine venait à la chorale à pied, et non sur Talma, sa jument, les deux adolescents faisaient un bout de chemin ensemble. Talma, baptisée d'après une danseuse mentionnée dans les livres d'Histoire, était une énorme percheronne qui n'avait rien de la prima ballerina. Augustine montait à cru cette douce jument qui n'aurait certes pas remporté une course de vitesse. Son arrivée aux portes de l'église exsudait quand même un certain panache.

Au village, et même dans sa propre famille, on ne se gênait pas pour taquiner Sabin. "Alors, toujours pas de promesse ?" Seul son père, Yvon, un veuf dont la femme était morte en couche à la naissance de Sabin, se retenait de l'embêter avec des réflexions de ce genre.

Quand Augustine eut seize ans, et Sabin vingt-six, Yvon, un soir d'Été, entraîna son fils dans le jardin. "Fiston, j'ai une confession à te faire. J'ai commis une indiscretion, et crois-moi, j'en ai un peu honte. Je pense malgré tout que cela va t'aider à prendre une décision importante. Voilà : si tu ne te dépêches pas pour aller demander la petite Augustine en mariage, elle va te filer sous le nez, car elle est ravissante et ne manque pas d'admirateurs."

Les deux hommes s'arrêtèrent de marcher. "Mais enfin, Papa, comment sais-tu... ?" Le père arborait un sourire gêné qui lui donnait l'air godiche. "Eh bien voilà : en faisant le ménage, la femme de chambre a trouvé un cahier. Tu l'avais oublié sur le lit. Elle l'a ouvert, mais n'a rien compris. Elle m'a demandé d'y jeter un coup d'œil. Elle a cru que tu écrivais un roman."

Sabin se perdit dans la contemplation de ses godillots. Oui bien sûr, pendant quelques secondes il avait ressenti de la colère, mais c'était surtout contre lui-même, pour avoir laissé un journal intime en évidence. Il comprenait aussi pourquoi on aurait pu croire qu'il inventait une histoire, car non seulement il parlait de lui-même à la troisième personne, mais il avait changé tous les noms. Dans ce *roman*, Augustine s'appelait Danielle. Quant à lui-même, il était devenu Matthieu. Son père avait facilement déjoué cette feinte.

La colère disparue, Sabin se mit à sourire. Son cœur battait à grands coups, car il se savait à un carrefour important de la vie. Il leva les yeux vers un ciel nuageux où perçaient quand même des plages d'un bleu délavé. L'odeur des citrouilles lui parvenait depuis le fond du jardin ; celle des reines-claude également car leur peau, en fin de saison, était souvent éclatée de

blessures brunes qui laissaient échapper leur parfum mais attirait les guêpes.

Le lendemain, fraîchement astiqué, lavé, rasé, Sabin endossa son costume du dimanche (le même qui servait pour les mariages et les enterrements). Il était noir et à queues arrondies, avec jaquette fermée d'un seul bouton par devant. Ajoutons une chemise de lin blanche, une cravate grise, d'amples pantalons et des chaussures cirées comme des miroirs. Sur la tête, un chapeau melon.

Augustine sortait du poulailler. Comme tous les matins, elle était allée jeter aux volailles certains restes culinaires de la veille : nouilles froides, couennes de jambon blanc ou miettes de pain. Quant aux épluchures de légumes, elles étaient pour les lapins. Les os allaient au compost. Les entrailles de poulets, lapins et poissons filaient en partie vers l'estomac des chats et en majorité vers la fosse de la petite maison dans le jardin

dont l'onctueuse merde fertiliserait plus tard le potager et le verger. Rien ne se perdait, et comme monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, les gens de la campagne faisaient du recyclage sans en avoir jamais entendu parler. Pas de camion poubelle tous les lundis !

Sabin attendit sagement qu'Augustine ait bien refermé la porte de la basse-cour, puis il se précipita, tomba à genoux, (à deux genoux car il n'était pas au courant de la tradition) et d'une voix tremblante demanda à la jeune fille de l'épouser. Elle laissa tomber le panier dans lequel on mettait les restes, puis se couvrit le visage des deux mains, et tomba aussi à genoux. Les deux jeunes s'étreignirent... Augustine aussi était amoureuse.

Elle expliqua plus tard que si elle n'avait rien dit à ses parents, c'était parce que Sabin était un vieux. Pensez donc : dix ans de plus qu'elle ! On épousait normalement

quelqu'un de son âge, à un ou deux ans près. Seuls les vicelards fortunés (grands propriétaires terriens, mais aussi notaires, docteurs ou pharmaciens) de quarante ou cinquante ans s'achetaient des jeunesses. Ni Sabin ni Augustine ne faisaient partie de ce monde-là.

Il y avait pourtant des années qu'Augustine était attirée par Sabin. L'autre obstacle majeur à leur union venait du fait qu'en principe, une jeune fille ne déclarait jamais ses sentiments. Les bons paysans de la région, pétris de charité chrétienne, en auraient profité pour la traiter de prostituée. Augustine en serait morte de honte. C'était à l'homme, et à l'homme seulement, de faire le premier pas.

Il n'y eut pas d'objection au mariage. Le père de Sabin fut heureux pour son fils. La famille d'Augustine, sachant que la ferme de Sabin était plus importante que la leur,

pensait que leur fille avait dégoté un beau parti.

*

Comme presque toutes les demoiselles de bonnes familles, Augustine était morte de peur en pensant à sa nuit de noce. Née sur une ferme, elle n'était pas ignorante de l'attirance des mâles pour les femelles parmi les mammifères ou les volailles, ni des conséquences de cette attirance. Malgré tout, son éducation sexuelle était proche de zéro, et elle ne comptait pas y trouver du plaisir. Elle savait ce qu'était l'instinct, mais elle n'était que vaguement consciente de la notion de jouissance, et ce d'autant plus que des conversations entendues au passage, et venant principalement de grenouilles de bénitier, laissaient entendre que les femmes qui trouvaient du plaisir lors de l'accouplement n'étaient que des salopes. Au pensionnat, elle était vaguement au courant qu'il y avait

des filles qui se touchaient, comme le murmuraient les bonnes âmes avec une de ces mines effarées où entrait une bonne part d'exagération théâtrale.

Une nuit, au dortoir, et par pure curiosité, elle aussi avait essayé, en se demandant ce que les filles qui le faisaient pouvaient bien en tirer. Pas grand-chose, apparemment. Au bout de quelques secondes, elle avait retiré ses doigts, puis sans vraiment savoir pourquoi, les avait mis sous son nez. Elle se rejeta en arrière comme si elle avait reçu un coup de poing au visage. Outre qu'elles ne s'essuyaient pas après avoir uriné, les pensionnaires ne se lavaient le corps qu'une fois par semaine, et encore, à l'eau froide, et seulement le samedi soir. C'était aussi le seul jour où elles changeaient de sous-vêtements. Augustine ne recommença plus. Elle comprenait mieux maintenant pourquoi les prêtres et les bonnes sœurs disaient toujours que le corps était sale.

Leçon apprise et retenue. Comment les hommes pouvaient-ils insérer leur pénis dans une telle puanteur ? Eux-mêmes pourtant, ne devaient guère être mieux lotis. Rentrée à la ferme, Augustine entreprit de se laver tous les jours, ce que sa mère critiqua vertement, car enfin, tout le monde sait bien que seules les femmes de mauvaise vie le font. Cette obsession pour le corps était vraiment malsaine.

Augustine craignait que Sabin décide de sauter sur elle comme elle l'avait vu faire chez les animaux. Ils atterrissent plus ou moins maladroitement, plus ou moins brutalement, sur le dos de leur femelle et la pénètrent par derrière. Augustine n'imaginait pas qu'il puisse en être autrement pour les humains. Un incident lui revenait à l'esprit. Quelques années plus tôt, son frère s'était fait tancer par leur mère, car après avoir bruyamment raccompagné

deux jeunes mariés, il avait prononcé : “Et maintenant, ils sont heureux.”

“Ah, mon pauvre petit, mon pauvre petit !” avait gémi la mère “Si tu savais, si tu savais... Mon Dieu, mon Dieu, si les femmes racontaient tout ce qu’elles subissent, on n’entendrait jamais de pareilles sottises !”

Rien de tel pour vous remonter le moral. Comment peut-on être à la fois amoureuse et terrifiée ? se demandait Augustine. L’amour peut présenter plusieurs visages. Tant qu’on n’a pas couché ensemble, on peut aimer par admiration, par affection ou par ce sentiment de sécurité que donne la présence du ou de la partenaire. On peut y ajouter l’attraction physique ou encore le fait d’être aimé. Rien de plus satisfaisant que de se savoir aimé. Pour Augustine, l’amour qu’elle portait à Sabin était né du contraste entre Sabin lui-même et les autres garçons du village. Il tranchait vraiment sur ses

contemporains, et ceux-ci, y compris parmi les amies d'Augustine, se moquaient de lui. L'ignorance adore rabaisser la connaissance et la culture, si modestes soient-elles. Sabin lisait beaucoup. Dès qu'il allait en ville, il disparaissait dans une librairie et en ressortait avec une demi-douzaine de bouquins. "Voilà une façon bien stupide de dépenser son argent." Ricanaient ceux qui passaient leur temps au café. Oui, il lisait. Il écoutait de la musique classique (toujours appelée *grande* musique avec le mépris permanent de ceux pour qui une différence est toujours un signe d'infériorité).

Trois ou quatre fois par an, Sabin allait passer quelques jours à Paris. Sa famille le tolérait : après tout, il ne buvait pas, ne fumait pas et ne jouait pas aux cartes, mais (loi du silence oblige) on ne parlait jamais de ces incartades, car tout le monde, y compris ses parents, était persuadé qu'il en

profitait pour aller au bordel. En fait, Sabin avait en horreur l'idée même de bordel. À Paris, il logeait toujours à la même enseigne, un modeste hôtel qui s'appelait *La Pension Ducresson* où l'on avait fini par le connaître. À peine installé, il se précipitait sur *Le Petit Journal*, page des concerts et spectacles. A la salle Wagram, il était allé écouter *Poète et Paysan* de Suppé, les *Rhapsodies Hongroises* de Liszt, et la première symphonie de Tchaïkovski ; au Palais Royal, *La Vie Parisienne* d'Offenbach et à l'Opéra, *Don Giovanni*.

Il revenait de ces sorties parisiennes la tête pleine de merveilles. Il les réentendait en imagination durant les travaux des champs ou, assis sous un arbre, en contemplant la courbe d'un ruisseau. Quand une œuvre musicale ou un opéra qu'il connaissait était mentionné dans l'un des livres qu'il dévorait, cela lui faisait chaud au cœur. Tous ceux qui remplissaient les salles de spectacle

parisiennes lui confirmaient également qu'il n'était pas le seul mélomane de la planète. Il n'était pas bizarre comme le pensait la population de Ploerdon. Sans tomber dans la tentation de se sentir plus intelligent que les autres, il avait néanmoins la certitude de pénétrer dans l'antichambre de la société humaine avec sa vraie richesse, celle qui engendre les civilisations.

A la pension de famille, Sabin s'était lié d'amitié avec Firmin de Blanc-Rayeau, un autre jeune mélomane qui venait très souvent à Paris. Firmin n'aimait pas seulement la musique classique, il aimait aussi les bordels. Sabin ne se laissa pas entraîner. Son argument de poids, c'était qu'il ne voulait en aucun cas risquer de revenir chez lui avec une maladie vénérienne, et encore moins avec la possibilité de transmettre cette saloperie à la femme qu'il épouserait. Firmin n'insista pas, mais demanda à Sabin s'il était

puceau. Ce dernier admit en toute simplicité que c'était le cas. Impressionné par cette honnêteté, Firmin s'aperçut que l'amitié qu'il ressentait pour Sabin se confirmait et s'approfondissait.

Physiquement, Firmin était un peu l'opposé de Sabin. Il était trapu et fort, arborait une mouvante tignasse noire et un collier de barbe. Il était aussi, financièrement parlant, beaucoup plus à l'aise, que son camarade, et plus élégamment habillé. Il venait d'une très grosse ferme ; plus qu'une ferme, un vaste domaine agricole près de Cahors. "Diantre !" Marmonna Sabin quand Firmin lui montra une photographie : "C'est presque un château !"

Les deux amis étaient en train de terminer un excellent repas au Café Anglais où ils avaient fait honneur à la daurade d'Alphonse Ducléré. "Je n'ai pas vraiment l'âme d'un fermier." avoua Firmin. "J'ai la chance d'avoir un bon régisseur. Je l'appelle

mon Fermier Général, même s'il ne connaît pas assez l'Histoire de France pour comprendre.”

“Moi aussi j'aimerais te montrer une photo.”

“De ton exploitation ?”

“Non, de la femme que j'aime.”

“Mais c'est une gamine !”

“C'était une gamine : c'est sa photo de communion solennelle.”

Augustine, raide comme une trique se tenait, tout habillée de blanc, un chapelet à la main, à côté d'un prie-Dieu. En arrière-plan : un paysage insolite, mélange de colonnes ioniques et de palmiers qui, dans l'esprit de Sabin, évoquaient irrésistiblement *Salammbô*. Le visage d'Augustine était d'une beauté à couper le souffle : un ovale parfait, de grands yeux de biche, des traits fins.

“Ce n’est pas possible !” Murmura Firmin.

“Qu’est-ce qui n’est pas possible ?”

“Je t’expliquerai. Cette petite est une merveille. Il ne faut absolument pas lui gâcher la vie.”

“Mais je n’ai aucunement l’intention de lui gâcher la vie !”

“Je sais, Sabin, je sais, mais l’intention est une chose, et la réalité en est une autre. Si tu veux bien, je vais t’aider.”

“Comment cela ?”

“Je vais te prêter Ghislaine. C’est une pensionnaire du Sphinx.”

“Le Sphinx ?”

“Un cercle très fermé pour connaisseurs de plaisirs raffinés.”

“Jamais de la vie ! Tu connais ma position là-dessus.”

Firmin dut user de toute sa diplomatie pour convaincre Sabin de passer une après-midi avec Ghislaine. Ce serait pour parler, rien de plus, et cela se ferait en extérieur, au parc Montsouris, pendant une tranquille promenade autour d'un plan d'eau. Sabin apprit que Ghislaine était aussi une fille de la campagne, de sa campagne, en plus, pas très loin de chez lui.

Ce jour-là, Sabin fit l'expérience d'un tremblement de terre mental. “Ne te contente pas d'aimer Augustine”, lui répéta plusieurs fois Ghislaine : “Adore-la. Quand on dit ‘je t'aime’, on ne pense qu'à soi. C'est un peu comme si on disait ‘je m'aime’. Quand on dit ‘je t'adore’, on adore l'autre, son aspect, sa présence, ses manies et même ses défauts. On adore la courbe de son visage, le son de sa voix, son rire et son sourire, la chaleur humaine qu'elle t'apporte.

Adore tout : son odeur, ses lèvres, même le lobe de ses oreilles si tu veux, à condition que ce soit sincère. Il faut toujours être sincère ; autrement, c'est de la flagornerie, et Augustine le sentirait. On ne dupe jamais une femme en ce domaine. Il y a toujours quelque chose d'admirable chez un être humain, chez tout être humain... surtout chez quelqu'un dont on est amoureux.”

Sabin regardait Ghislaine avec fascination, et même avec une insistance à la limite de l'impolitesse. Elle sourit. “Je vais t'épargner la question que tu brûles de me poser : comment une femme comme vous peut-elle s'adonner à la plus vieille profession du monde ?”

“Effectivement.”

“Mes parents, en bons Chrétiens, m'ont chassée de chez eux en me traitant de putain. Alors, pour me permettre de survivre, puis de vivre, je suis tombée

d'accord avec eux et je suis rentrée dans la profession.”

“Chassée ? Mais pourquoi ?”

“Surprise dans un pailler avec une autre fille.”

“Qu'y a-t-il de mal à cela ?”

“Mon Dieu, que tu es naïf ! Nous faisons l'amour, cher monsieur.”

L'expression horrifiée sur le visage de Sabin fit éclater Ghislaine de rire, pendant qu'il bredouillait : “Mais, mais... comment deux filles peuvent-elles faire l'amour ? C'est physiquement impossible.”

Ghislaine redevint sérieuse. “Mon pauvre Sabin ! Tu es un grand enfant. Laisse-moi t'expliquer certaines choses.”

Une heure plus tard, Sabin, la tête en feu, quittait le parc Montsouris. Mentalement, il avait cessé d'être puceau. Il était entré dans

un monde dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Le soir même, alors qu'il dînait au Café Brébant avec Firmin, il le remercia d'avoir sauvé son mariage avant même qu'il ait commencé. Firmin, mis en confiance, lui révéla que lui-même avait demandé la main de Ghislaine, et que depuis la veille, cette dernière avait quitté le Sphinx. Dans la lourde atmosphère du restaurant, avec sa fumée de cigares et ses effluves d'anis, de viandes rôties et de beurre blanc, les deux amis trinquèrent au champagne. Sabin riait in petto en imaginant la réaction de ses parents s'il leur avait dit qu'il déjeunait au Café Anglais ou au Café Brébant : "Tu vas au café, maintenant ! Attention, mon petit, ce sont de mauvaises habitudes."

*

Sabin épousa Augustine trois mois plus tard. La cérémonie religieuse eut lieu à l'abbatiale Saint-Sauveur. Le chanoine Perron, curé de Ploerdon, y alla de son

discours habituel sur le mariage. “Cause toujours.” Pensait Sabin qui se considérait déjà comme un expert. “Ou tu n’y connais rien ou, en principe, tu ne devrais pas.”

Le repas campagnard commença vers deux heures de l’après-midi et se poursuivit jusqu’à la nuit. C’était le village entier (ou presque) qui participait aux mariages. Il était bien acquis que tout le monde était invité. On avait pris le risque de manger dehors sur de longues tables en bois. S’il avait plu, on aurait mis ces tables dans deux grandes pièces : le cellier au cidre et la laiterie.

Il faisait un temps splendide : pas un nuage dans le ciel, et 27° à l’ombre. Hommes et femmes se protégeaient du soleil sous de larges chapeaux. Enfants et chiens couraient autour des tables. Tout le monde avait mis les habits du dimanche. Vues de loin, les coiffes bretonnes ressemblaient, au gré des papotages, à des mâts oscillant sous la brise.

Le repas commença par un consommé au vermicelle qui eut peu de succès, car c'était, pour beaucoup, ce qui constituait l'alpha et l'oméga de leur repas du soir. On attendait mieux, et on ne fut pas déçu. Arrivèrent des assiettes de charcuteries : andouilles, jambons, terrines et rillettes, puis des pavés de turbot entourés de pousses d'asperge et de coquilles saint- Jacques, et enfin des poulets rôtis posés sur un lit de cresson. Le plateau de fromages vous offrait du *Curé*, du *Saint-Agathon*, du *Campenac*, et luxe suprême (car il venait de loin) du *Brie de Maux*. Cidre brut dans l'ensemble, mais aussi Menetou-Salon pour le vin blanc et Chinon vieilles vignes pour le rouge.

La pièce montée fut apportée en grande cérémonie sous des tonnerres d'applaudissements et quelques gueulantes déjà très avinées. On apporta du champagne qui fut lui aussi accueilli par de bruyants bravos. Le maire et le curé qui,

bien sûr étaient de la partie, y allèrent chacun de leur allocution pendant que la tête des convives dodelinait d'ennui, et que bien des enfants s'étaient déjà endormis sur les pelouses. La fin des discours donna aux femmes et jeunes filles le signal de se lever pour aider à débarrasser les tables pendant que l'on servait aux hommes du café et une goutte.

Il fallut bien danser. Comme à toutes les grandes occasions, se démenait un couple de musiciens, l'un à l'accordéon, l'autre à la bombarde, tous deux rythmés par une jolie fille et son bodhrán. D'une pénétrante voix de basse, l'accordéoniste poussait la chansonnette.

Les mariés, finalement, furent escortés jusqu'à l'entrée de leur ferme. Quand ils poussèrent la porte de la chambre, et que, saoulés des bruits de la journée, ils se retrouvèrent seuls au milieu du silence, Augustine et Sabin, eurent envie de

s'ébrouer comme des chiens qui, sortis de l'eau, se retrouvent sur la terre ferme ; ils quittaient les fantômes assourdissants de la foule pour se retrouver face à une timide réalité. Comme toutes les pièces, la chambre était pourvue d'une cheminée où malgré le beau temps virevoltait un feu de bois. Autrement, elle n'était éclairée que de trois grosses bougies. Les jeunes gens restèrent longtemps debout, rigides et muets, transis l'un et l'autre par une peur qui frisait la panique. Sabin prit sur lui-même et serra Augustine dans ses bras. "Écoute" murmura-t-il à l'oreille de sa femme "j'ai un peu trop bu. Toi aussi, peut-être." Elle hocha la tête.

"Je ne veux pas..." continua-t-il, "je ne veux pas que notre première nuit se passe dans ces conditions. Nous avons toute la vie devant nous. On verra cela demain. D'accord ?" Le large sourire sur le visage

d'Augustine fut toute la réponse qu'il souhaitait.

L'atmosphère s'étant ainsi détendue, ils se déshabillèrent jusqu'aux sous-vêtements. Augustine avait fait venir la grande malle où s'entassaient la plupart de ses possessions. Elle en retira une chemise de nuit. Sabin alla chercher un pyjama dans son armoire ; une nouveauté à l'époque, car les hommes, eux aussi, portaient normalement des chemises de nuit.

On souffla les bougies, et à la seule lueur de l'âtre, les jeunes mariés se glissèrent dans le lit où, tendrement serrés l'un contre l'autre, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Vers trois heures du matin, Augustine fut prise d'un urgent besoin. Aucune échappatoire : il fallait bien aller s'asseoir sur le seau hygiénique où clapotait un centimètre d'eau de Javel. Pas question de sortir dans le noir à la recherche de la petite

cabane au fond du jardin. Elle remarqua que Sabin, qui s'était réveillé, lui tournait déceimment le dos. Malgré l'envie qui la taraudait, Augustine n'arrivait pas à pisser. La peur du tintinnabusement sur l'émail du seau, la paralysait. *Mais c'est ton mari qui est là, vois comme il a su te ménager. Il n'y a pas à avoir honte...* Son bon sens de fermière reprit le dessus : un petit cri lui échappa quand finalement s'écoula d'elle un puissant jet qui, dans le calme nocturne, fit encore plus de bruit que ce qu'elle avait craint. Le soulagement fut à la fois physique et mental, car cela déclencha en Augustine un rire silencieux. Il lui sembla, comme dans un jeu de construction, que les pièces de sa vie commençaient à s'emboîter les unes dans les autres.

Vers cinq heures, elle entendit le lourd grincement de volets qu'on ouvrait quelque part. Elle bondit hors du lit. Sabin avait laissé sa montre à gousset sur la table de

nuit. Augustine la prit et l'approcha des braises encore vacillantes de la cheminée : oui, il était bien cinq heures du matin. Et Sabin qui dormait encore ! Elle le secoua doucement. Il grogna et ouvrit les yeux.

“Mais qu'est-ce qui se passe ?”

“Il faut que je descende traire les vaches.”

“Quoi ?”

“Ben oui, il est cinq heures.”

“Viens ici.”

Il lui attrapa le bras et la tira vers le lit. “Ma belle princesse ne va pas traire les vaches. Ce sont les garçons de ferme qui font ça pendant que les servantes préparent le petit déjeuner.”

Augustine avait grandi au rythme des fermes. Traite à cinq heures du matin, puis conduite des vaches aux pâturages. C'est alors seulement que fermiers, fermières et

serviteurs s'attablaient autour de l'immense table de la cuisine pour dévorer des œufs sur le plat et des galettes de blé noir (pain blanc et beurre le dimanche), le tout arrosé de grands bols de café. Dans la ferme de ses parents, beaucoup plus modeste que celle de Sabin, c'était souvent elle, Augustine, qui allait traire les vaches pendant que sa mère préparait le petit déjeuner.

Elle se recoucha près de Sabin, et c'est alors que sans témoins et sans chaperon, ils osèrent se dire qu'ils s'aimaient.

Au petit déjeuner, leur public les attendait d'un air goguenard. Dans les campagnes, la plupart des jeunes servantes avaient été violées sur un tas de paille. Les autres approchaient leur nuit de nocce dans l'ignorance totale des choses de la vie. Dans le premier cas, elles survivaient sans encombre, mais aussi sans plaisir aux assauts de leur mari – épisodes un peu

moins brutaux (mais pas tellement) que ceux de leurs expériences précédentes – mais si, au départ, les jeunes épouses étaient vierges, elles réapparaissaient, les yeux gonflés de larmes et, pendant plusieurs jours, se remettaient de temps en temps à pleurer comme des Madeleines. Tôt ou tard, elles se calmaient, puis arboraient ce visage fermé et ces yeux durs que l'on observe sur les photos de l'époque. Souvent, elles développaient aussi une méchanceté foncière qui, faute de cible précise, les portaient à sortir leurs griffes dès qu'on les abordait et à se réjouir du malheur des autres.

Autour de la table, au petit déjeuner, les regards affectueux que se lançaient les nouveaux mariés, leurs sourires complices et leur gentillesse l'un envers l'autre étonnaient tellement, et contrastaient à tel point avec les habitudes de leur milieu que les hommes ricanaient et que les femmes

sentaient naître en elles une profonde antipathie pour Augustine. Elle avait éprouvé du plaisir ! Regrets, amertume et jalousie se mélangeaient parmi les témoins. Une exception de taille : le père de Sabin, qui était plutôt fier de son fils. Il pensait, (mais ne l'aurait jamais dit) que Sabin avait été déniaisé par des prostituées lors de ses voyages à Paris. "Fiston" lui dit-il quand ils se retrouvèrent seuls, "je crois que nous sommes bien partis."

Aux travaux des champs et de la maison, deux ou trois servantes commencèrent à parler d'Augustine comme d'une petite salope. Les garçons de ferme n'étaient pas loin de les approuver, car enfin ce n'est pas normal pour une femme d'être aussi heureuse. Il était évident qu'Augustine avait de l'expérience et avait appris des choses avec des gens pas comme il faut. Pauvre Sabin ! Comment pouvait-il être aussi naïf ?

À partir de ce moment, et comme une minuscule flamme d'allumette qui peut se trouver à l'origine d'un immense incendie, Augustine ne fut plus connue, parmi les filles de ferme, puis par les femmes du village, que sous le sobriquet de *la salope*. Les hommes le disaient aussi, mais sans haine, et même avec une pointe d'envie pour Sabin. Il en avait de la veine celui-là, d'avoir épousé une fille qui « en voulait » !

*

Quelques jours plus tard, le brave Sabin fut, en même temps que cinq-cents autres hommes de la région, convoqué à la sous-préfecture. On devait tirer au sort ceux qui allaient passer trois ans sous les drapeaux. Sabin, le cœur lourd d'appréhension, sella son cheval et se dirigea au pas vers la ville. Il attacha sa monture avec celles de beaucoup d'autres sur la place des halles où se trouvait un abreuvoir puis, avant de continuer à pied

vers la mairie, s'arrêta un instant devant la vitrine du *Comptoir de Paris*. Au retour, pensa-t-il, je vais acheter une montre pour Augustine. Si je pars, ce sera un cadeau d'adieu, et si je reste, ce sera pour célébrer ma bonne étoile.

Les jeunes gens furent rassemblés sur la place de la mairie. Ils formaient une masse presque uniforme de pantalons gris, vestes grises et chemises d'un blanc tirant sur le gris. Touche finale : une casquette grise. On ne voyait pas de beaux habits, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de fils de notaires, banquiers, docteurs, pharmaciens, chefs d'entreprise ou gros commerçants. Ceux-là s'étaient déjà payés des remplaçants qui se fondaient dans la foule, et ne s'en vantaient pas.

Beaucoup de conscrits potentiels arboraient des moustaches impressionnantes. On aurait pu organiser un concours de bacchantes : droites, comme celles de

l'empereur, tombantes comme Vercingétorix ou encore relevées aux extrémités. Les jeunes hommes se regardaient mutuellement avec curiosité. "Et toi, tu viens d'où ?" "De Gendelon, et toi ?" "De La Butte."

Certains se rendaient compte alors, que l'ennemi, l'étranger avec qui il s'était castagné en sortant d'un bistro - mais sans jamais aller trop loin, et simplement parce qu'il venait d'un autre village - allait peut-être devenir son compagnon d'arme. Dans leur esprit confus d'alcooliques illettrés, de vagues rouages se mettaient en marche pour leur dévoiler l'immensité d'un monde qui existerait au-delà des cadres familiers.

*

Képi noir, longue blouse bleue et tambour en bandoulière, le garde-champêtre sortit de la mairie. La foule, déjà intimidée et peu

bruyante, fit silence. Roulement de tambour. “Nous appelons les conscrits dont le nom de famille commence par la lettre A.” *Zut*, se dit Sabin, *je n’avais pas pensé à cela. Avec un nom comme Leclerc, je vais poireauter un bon bout de temps.*

En fait, le processus fut assez rapide. *Je calcule que je dois me situer vers le numéro 250* réfléchit Sabin. Il avait raison, car il se retrouva avec le 246.

Entré dans la mairie, il présenta son billet à un gendarme qui le plia en huit et le mit dans un petit tube en carton dont il ficela soigneusement l’entrée. Puis il lança le tube dans une urne en terre cuite où il alla rejoindre les 245 autres. Sabin ressortit. Un second gendarme avait organisé une file indienne de l’autre côté de la place afin que les groupes formés par ceux qui entraient dans la mairie ne se mélangent pas à ceux qui en sortaient.

Quand tout le monde eut été *entubé*, comme le hurla un petit malin, on rappela les hommes un à un par leur nom et prénom. Chacun entraînait, signait un registre, puis plongeait son bras dans l'urne pour y pêcher un tube. Il y avait plusieurs tactiques. Certains attrapaient le premier tube qui leur tombait sous la main ; d'autres remuaient lentement les tubes, puis allaient en chercher un tout au fond de la pile. Un gendarme ouvrait le tube et en inscrivait le numéro contre le nom du conscrit. Cette fois, Sabin hérita du numéro 61.

Certains avaient déjà dérivé en direction des cafés quand eut lieu le deuxième roulement de tambour. Le mouvement s'inversa. On se regroupa une fois de plus devant la mairie. Un lourd silence se fit. Conscient de la gravité du moment, le garde champêtre se racla la gorge et annonça : "Les conscrits ayant tiré un numéro impair devront se rendre à la caserne

Foucher-de-Careil à Vannes mardi prochain à huit heures du matin très exactement.”

Un immense cri de joie sortit de toutes les poitrines aux numéros pairs. Il y aurait de belles cuites dans la soirée. Les malchanceux restaient silencieux, un peu, se dit Sabin, comme ceux qui, à l'âge de quatorze ans, n'avaient pas trouvé leur nom sur la feuille donnant les résultats du Certificat d'Études.

Retour à la mairie ; mais cette fois ce fut pour obtenir un billet de transport ferroviaire gratuit jusqu'à Vannes. La compagnie de chemins de fer Paris-Orléans venait tout juste de prolonger l'une de ses lignes jusqu'à Brest. Beaucoup n'étaient jamais monté dans un train, et cette idée compensait un peu la déception d'avoir été choisi pour servir la France.

Le jour du grand départ, les rues étaient encombrées de monde, mais aussi de chevaux et de voitures allant de la simple carriole au luxueux cabriolet. Des femmes pleuraient. Augustine n'était pas la dernière. "Après tout," lui murmura Sabin en la serrant une dernière fois dans ses bras, "ce n'est pas comme si nous partions à la guerre."

Au fur et à mesure que le train s'éloignait de Ploerdon, les sentiments de Sabin étaient partagés entre l'émerveillement et une sourde crainte. Pour l'émerveillement, c'était la diversité des paysages qui, comme lors de ses voyages à Paris, le fascinait. Quant à la crainte, elle était basée sur une inquiétude qu'il savait irrationnelle, et qui consistait à se dire que, loin de chez lui, n'importe quel malheur pourrait lui arriver, et Augustine n'en saurait rien. Il pourrait être tué par une sombre brute de sergent, ou encore, durant l'entraînement, être

mortellement blessé en obéissant à un ordre absurde. Augustine serait informée qu'il avait été victime d'un malheureux accident, et jamais personne ne connaîtrait la vérité. On pourrait faire de lui ce qu'on voulait. Il n'était plus un être humain : seulement une chose humaine.

« Faire ses classes » comme on disait, ne fut pas aussi dur que Sabin l'avait craint. Certes, il fut confronté à des sous-officiers alcooliques aussi ignorants que stupides, mais il eut la chance de ne pas devenir le souffre-douleur d'un sadique. Ce qui le surprit, le choqua et le désorienta plutôt, fut le comportement d'une partie de ses camarades. Certains, qui agissaient normalement à la maison, se croyaient obligés de parler haut et fort, mais surtout grossièrement. Dans la chambrée, où ils avaient formé un coin bien à eux, un groupe de grandes gueules se forma rapidement. Ils organisaient des concours de

masturbation ; à qui éjaculerait le plus loin ou le plus rapidement : performances dûment mesurées ou chronométrées. Quand l'un d'eux avait envie de péter, il en informait les autres, se mettait, cul à l'air, en position de prière musulmane pendant qu'on lui allumait un briquet au derrière. Le jet de méthane s'enflammait sous les applaudissements et les gros rires des assistants.

Sabin s'était instinctivement retiré vers le coin de la chambrée diamétralement opposé à celui des gueulards. Il se retrouva près d'un Vietnamien dont la famille avait dû faire du commerce avec la ville de Nantes. Jeune homme sympathique mais peu communicatif, cet asiatique, lorsqu'il en avait le temps et l'occasion, avait toujours le nez dans un bouquin. Il s'appelait Thien Duyên. Sabin essaya plusieurs fois d'engager la conversation. Thien répondait avec beaucoup de courtoisie mais ne

montra jamais la moindre curiosité pour les antécédents, la profession, les goûts ou les opinions de Sabin. Amitié impossible.

Au bout de quelques jours, Sabin commença d'éprouver une étrange et trouble attirance pour Thien. Avant d'attraper un livre, ce dernier avait l'habitude de se coucher sur son lit en sous-vêtements. Le lit était si étroit que Thien, jambes grand ouvertes, mettait les pieds de part et d'autre sur le plancher. Sabin contemplait ce corps, pas vraiment jaune comme l'aurait voulu la légende, mais plutôt blanc avec un délicat soupçon de coquille d'œuf. Il avait envie de passer les mains sur la douce chaleur de cette peau. Ce qui intriguait Sabin, c'était l'élégance d'un corps qui ne présentait aucun poil, détail qui renforçait encore son côté féminin et son attirance. Il se demandait quelle impression cela ferait de glisser la main dans le caleçon de Thien, d'effleurer la

verge, de la sentir se gonfler puis, les caresses devenant plus longues et plus pressante, de la faire éjaculer.

Sabin s'étonnait lui-même. D'une part, il avait du mal à comprendre l'attirance qui le poussait vers ce jeune homme, et lui donnait envie de le toucher ; d'autre part, il fut surpris de ne ressentir aucune honte, ce dont toute son éducation religieuse aurait dû le couvrir. Il se rappela les confidences de Ghislaine. Si une femme peut être attirée par une femme, pourquoi un homme ne le serait-il pas par un autre... C'est le déracinement, pensait-il. Je ne suis plus chez moi ; je ne suis plus moi-même. En même temps, il était parfaitement conscient qu'il ne s'approcherait pas du jeune homme, et qu'en fait, il n'essaierait jamais de faire, ou de suggérer quoi que ce soit.

Après les premiers jours de surprise, de tristesse et de bouleversement pour ce qu'il venait de subir, une routine d'un autre ordre

que celle qu'il avait connue à la ferme commençait à se refermer sur lui, et avec cette routine, un certain apaisement : réveil en fanfare, nettoyage de la chambrée, petit déjeuner, inspection d'uniforme, exercices de marche et de parade... Cependant, comme une tache d'encre dont le diamètre s'accroît lentement sur un buvard, grandissait en lui le sourd désir de retrouver la chaleur et l'amour d'Augustine ; un désir physique, bien sûr, mais surtout psychique ; le besoin d'un refuge. Il mourait d'envie de lui écrire. Il faudrait encore attendre. Les nouveaux conscrits n'avaient le droit de correspondre qu'après les trois premières semaines de leurs classes.

Entre-temps, Sabin se jeta à corps perdu dans son entraînement : ouvrages de terrassements, maniement du fusil et de la baïonnette, corvées journalières, etc. Ce que ses camarades de chambrée redoutaient le plus, c'étaient les longues

marches, souvent à travers champs, avec une pesante charge sur le dos. Endurci par les travaux de la campagne, Sabin supportait ces équipées sans trop de fatigue mais il détestait les alertes intempestives au milieu de la nuit : cinq minutes pour se retrouver botté, habillé, harnaché et armé. Le dernier arrivé devant les baraquements devait se taper dix pompes. Sabin réussit toujours à éviter ce désagrément.

Les camarades de chambrée... Dans ce qu'il en était venu à considérer comme sa vie antérieure, un peu comme s'il avait subi une désagréable réincarnation, Sabin avait connu plusieurs types de personnes et de professions : fermiers, naturellement, mais aussi membres du clergé, quelques fonctionnaires, des représentants de la maréchaussée et de temps en temps, des hobereaux ou des candidats au Corps Législatif. Dans la chambrée, l'éventail des talents et des personnalités ne manquait

pas de l'intriguer : il y avait des agriculteurs certes, mais aussi des jeunes de « bonnes familles » encore indécis sur le choix de leur carrière, un séminariste, trois mauvais garçons qui, sans pouvoir apporter de précision, se vantaient d'appartenir au *milieu*, un universitaire diplômé en philosophie, un graveur sur pierre qui travaillait pour un entrepreneur de pompes funèbres, deux éleveurs de moutons, un petit employé dans une épicerie, un simple d'esprit et, mystérieusement perdu en Bretagne, un arabe surexcité aux yeux de cheval fou. Sortis de leur petite cage, ils commençaient tous à se rendre compte que le reste du monde ne vivait pas et ne pensait pas comme eux. Le choc culturel était parfois violent, mais surtout bénéfique.

Sabin ne développa aucune amitié avec Thiên. Une indifférence courtoise les séparait. Par contre, de simples affinités de goût et de langage le rapprochèrent de Joël

Métayer, un fils de militaire. Joël cherchait sa voie, tout en étant absolument certain que cette voie n'aurait rien de commun avec l'armée. S'il blâmait son père, c'était surtout pour avoir été un coureur de jupons, et avoir ainsi disloqué son mariage. Sans approuver le moins du monde les incartades de ce père, et sans envisager d'en jamais faire autant, Sabin devint conscient des excès de haine auxquels pouvaient parfois conduire les réactions aux infidélités.

On lui avait raconté que son propre arrière-grand-père, rentrant à la maison plus tôt que prévu, avait trouvé sa femme au lit en compagnie d'un homme. Sans réfléchir, il avait saisi son fusil de chasse et les avait tués froidement. Selon les lois qui, à l'époque, régissaient le flagrant-délit de cocuage, il en avait parfaitement le droit. Il n'y eut ni procès, ni condamnation.

Sabin n'était pas d'accord. Contrairement aux opinions des juges et des curés, il

mettait le respect de la vie au-dessus des coutumes prohibant les faiblesses humaines.

*

Dix-neuf juillet 1870. À la cérémonie matinale du drapeau, le sergent instructeur s'adressa, visage sombre, aux nouvelles recrues. "Les gars, nous sommes en guerre contre la Prusse !"

Sabin avait trouvé le voyage un peu long entre Redon et Vannes, mais le voyage vers Paris, qu'il avait souvent effectué, l'étonna davantage. Le train, peuplé cette fois entièrement de militaires, mit dix bonnes heures avant d'atteindre la capitale. On s'arrêtait en route.

À Angers, des gargotes avaient été mises en place sur les quais, les civils ayant été préalablement évacués. Sabin et ses compagnons de voyage, tous destinés à rejoindre le 1er corps d'armée, 2ème

division d'infanterie, 48ème régiment, se jetèrent avec des appétits d'adolescents sur un ragoût de bœuf agrémenté de pommes de terre bouillies qui aurait pu être pire.

L'entrée dans Paris fut, pour les compagnons de Sabin, qui étaient tous plus ou moins des gars de la province, une révélation. Le silence envahissait les compartiments. Le train avait encore ralenti et, progressant entre des berges semées d'immondices, cliquetait avec la persistance d'un glas pendant la traversée de la banlieue. Des enfants, pieds nus, noirs de crasse, aux habits déchirés, regardaient les soldats avec des yeux arrondis par la curiosité et agrandis par la faim. Sabin, comprenait l'étonnement de ses camarades. Certes, comme lui, ils avaient connu des pauvres ; ils avaient rencontré des vagabonds sur les routes de campagne, mais ces derniers avaient au moins des sabots. On connaissait aussi des hommes

ruinés par l'alcool. Dans les villages, les cultivateurs croisaient souvent, des simples d'esprit, hommes ou femmes, incapables de gagner leur vie, mais à qui on offrait de quoi se vêtir et se nourrir. Pas question de les envoyer dans des « asiles d'aliénés » (comme on disait), établissements dont l'horreur était parfois décrite dans les journaux ou transmise oralement par les rares visiteurs.

Les nouvelles recrues, en majorité issus de familles modestes ou très modestes, se voyaient soudain comme des privilégiés. Des toits en tôle ondulée ou en planches s'épandeaient de guingois à perte de vue. C'était ce qu'on appelait *la zone*.

Progressivement, le train arriva dans une banlieue de pavillons sans prétention mais qui étaient, malgré tout, construits en dur. On passait derrière les maisons et on pouvait admirer les minuscules potagers, bichonnés comme des jardins à la japonaise

et décorés de linge mis dehors à sécher. Depuis les fenêtres du train, les gars de la campagne appréciaient pleinement les efforts déployés par ces banlieusards : impeccables rangs de légumes et de persil, mais aussi buissons de groseilliers ou de cassissiers, sans oublier les inévitables latrines, flanquées de la non moins inévitable remise à outils ainsi que d'une cabane à lapin et d'un poulailler. Même en ville, il y avait des gens débrouillards qui s'ingéniaient à vivre en autarcie... ou presque.

Le transport de la gare du Maine à la gare de l'Est se fit dans des tombereaux ouverts (comme pour les condamnés de 93) tirés par des percherons. Vingt-deux hommes sur chaque plate-forme. À l'arrivée, deuxième repas cantine-gamelle sur le quai de la gare : des harengs saurs servis avec des patates bouillies. Comme le poisson fumé était très salé, on encouragea les

soldats à remplir leur gourde d'une eau tirée à la pompe. Certains se plaignaient qu'il n'y eût pas de cidre.

Des soldats dont Sabin ne reconnaissait pas l'uniforme (veste bleu foncé, pantalon bleu clair) allaient et venaient, conduisant des charrettes sur lesquelles étaient entassés des sacs de sable. Sans savoir pourquoi, Sabin se mit à penser au Sphinx et à Ghislaine. Où était maintenant cette charmante prostituée de haut vol qui lui avait rendu un si grand service ? Où était Firmin ? Avait-il, lui aussi, été embrigadé ? Sabin éprouvait une douloureuse envie de revoir le Café Anglais, puis de pointer son nez au Sphinx pour demander si l'on savait où Ghislaine était allée. Il aurait voulu la remercier en personne et maintenant regrettait de ne pas l'avoir fait. Ah, si seulement il avait été possible d'obtenir une permission de vingt-quatre heures ! En temps de guerre, il ne fallait pas y songer.

Les trouffions n'avaient pas un instant à eux, pas même le temps d'écrire une lettre à leur famille.

Sabin aurait aimé parler de tout cela avec quelqu'un, n'importe qui... mais si ses compagnons de voyage n'étaient pas antipathiques, leurs museaux avinés et leur vocabulaire limité attestaient qu'ils n'auraient rien compris. Ils n'auraient peut-être pas ri de Sabin, mais ils se seraient retranchés dans un silence hostile, et Sabin le sentait aussi clairement que si on le lui avait expliqué.

Nouveau train, direction Sedan. Puis arrêt en rase campagne. Ce n'était pas une surprise, mais cette fois, l'attente se prolongea. Dans le compartiment, les conversations mouraient, car on sentait confusément que quelque chose n'allait pas. Heureusement, pensait Sabin, que la température avait un peu baissé, sans quoi l'air eût été irrespirable. Beaucoup de ses

camarades étaient allés dans le couloir et avaient relevé les vitres. Ils se tortillaient le cou pour essayer de voir l'avant du train. La locomotive respirait calmement, émettant toutes les trois ou quatre secondes le timbre caverneux d'un gong sans vibrations. Soudain le vent rabattit la fumée de charbon vers les wagons, repoussant les visages dans le train.

Le regard de Sabin se perdait au survol d'une terre agréable mais sans originalité où seuls les arbustes qui avaient échappé à l'étêtage se dressaient, gringalets, au-dessus des fossés. Il y avait au milieu des champs une chapelle ramassée sur elle-même comme un chaton prêt à bondir. Pas une ferme en vue. Un soleil délavé perçait entre les nuages.

Un lieutenant et un sergent avançaient à pas énergiques le long du train. Ils s'arrêtaient à chaque portière et donnaient l'ordre aux soldats de descendre. Ceux-ci

déboulaient lentement, rajustant leur sac et leur fusil, se faisant aider par leurs camarades, car évidemment, il n'y avait pas de quai ; puis ils restaient là, l'air ballot, attendant les ordres.

Le lieutenant revint, flanqué d'un capitaine, cette fois. Grimpé sur la marche d'un wagon, ce dernier fit signe aux hommes de s'approcher, ce qu'ils accomplirent prudemment, comme s'ils craignaient le pire. Ils ne furent pas déçus.

“Nous avons subi une grave défaite à Sedan.” Hurla le capitaine. “Nous allons rentrer à Paris pour défendre la capitale, mais le train ne peut pas faire marche arrière. Les Prussiens ont devancés nos intentions. Ils ont coupé la voie. Ils bloquent les entrées de Paris. Nous sommes trop peu pour les attaquer de front. Alors, dispersez-vous et tentez d'entrer dans la ville individuellement puis de rejoindre un quelconque régiment. La France n'a pas

signé d'armistice, mais ça ne saurait tarder. Autrement dit, c'est tout comme."

"Ben oui, mais qu'est-ce qu'on va manger ?"
Murmurèrent quelques-uns.

Lentement, sans y croire vraiment, les soldats, un à un, rajustèrent leur barda puis, comme des automates, se dirigèrent vaguement en direction de Paris ; vaguement, car suivre la voie ferrée les aurait conduit tout droit à l'endroit où Les Prussiens l'avaient coupée. En tant que troupe égaillée, sans chef et sans logistique, ils auraient été immédiatement faits prisonniers.

Le temps s'était couvert. Il ne faisait pas froid, mais Sabin frissonnait. Ses camarades n'avaient pas l'air mieux nantis. Ils avançaient de quelques pas, puis s'arrêtaient, les yeux dans le vague, puis repartaient. Le silence devenait pesant,

grignoté seulement d'un chant de tourterelle.

Sans s'être concertés, les soldats se rassemblaient en petits groupes basés sur des affinités très récentes et superficielles : conversations sans importance dans le train, par exemple, mais qui avaient déjà créé des liens. Ils se raccrochaient les uns aux autres, beaucoup cherchant autour d'eux quelque personnalité plus forte que la leur, et dont ils auraient pu suivre l'exemple et les conseils. Des groupes aux pas décidés et aux faciès de gibiers de potence s'étaient instinctivement reconnus et rassemblés. Il était évident qu'ils chercheraient, dans les campagnes, quelque ferme à piller et des filles à violer.

En l'espace de quelques minutes, nous sommes revenus au Moyen-Âge, pensait Sabin. Il s'était arrêté ; son groupe également. Il se rendit compte à ce moment-là que les jeunes hommes qui

l'entouraient tournaient leur regard vers lui. Inconsciemment, ils cherchaient un chef. Sabin avait du mal à comprendre ce qui se passait, car malgré sa bonne forme physique et ses muscles durcis aux travaux des champs, il était, par sa minceur, le moins imposant de tous. Il s'était souvent demandé comment les vaches élisaient une reine du troupeau, et pourquoi cette dernière n'était souvent ni la plus grosse ni la plus remuante. Il participait maintenant à ce mystère.

“On devrait trouver une ferme” s'entendit-il suggérer, “et quémander leur hospitalité.” Le soulagement sur les visages fut instantané. Il avait donné un but aux gars, et ces derniers n'en demandaient pas plus. Ils reprirent leur marche d'un pas léger, presque joyeux.

En avançant, il tendit la main au plus proche. “Je m'appelle Sabin Leclerc.”

“Moi, c’est Jean-Baptiste Cartier.” Le garçon en question était grand, mince lui aussi, et arborait un visage extraordinairement pâle et osseux sous de courts cheveux noirs. On aurait dit une tête de mort enfoncée dans trop peu d’épiderme. Debout à l’entrée d’une église, une timbale à la main, il n’aurait eu aucun mal à s’attirer des oboles.

“Et moi, c’est Jules Besson.” Celui-là était petit, râblé, avec un visage d’angelot à la Raphaël couronné de cheveux blonds et bouclés qui renforçaient encore la ressemblance.

“Et moi, Marcel Printemps.”

“Pascal Mouron.”

“Marc-Richard de la Vairière.”

Sabin regarda attentivement ce paumé, à l’accent aristocratique. Sa joue droite s’ornait d’une tache de vin dont le pourtour imitait une carte du Péloponnèse. *Il pourra*

nous être utile. Il connaît probablement pas mal de choses que j'ignore, et peut-être aussi des gens influents. “Comment se fait-il que tes parents ne t'aient pas trouvé un remplaçant ?” Demanda Sabin.

“C'est moi qui ai refusé.”

“Les aristos sont fauchés.” Ricana quelqu'un. Marc-Richard esquissa un timide sourire : “C'est un peu vrai.”

Les présentations continuaient : Hugues Masson, Benjamin Janvier, Aymé Porteur, Henri Jardin...

Suivi de sa petite troupe, Sabin se mit en route puis, vingt pas plus loin, s'arrêta. Avec la coordination d'un banc de poissons, le groupe en fit autant. “Vous savez, les gars, j'ai une très mauvaise mémoire des noms. Alors, si j'oublie le vôtre, vous me pardonneriez, n'est-ce pas.”

“Oui, Chef !” Sabin sourit, ne sachant si la remarque était sincère ou ironique. En tous cas, à partir de ce moment, il devint le *chef*. Ne pouvant lui donner un grade, les sans-grades qui l’entouraient avaient d’instinct trouvé un titre qui semblait coller à l’emploi.

Sabin voyait les toits gris d’une ferme pointer au-dessus des haies puis monter et descendre au gré de ses enjambées. Soudain, une volée de coups de feu arriva dans sa direction. Des feuilles tombaient autour de lui. Tout le monde se jeta à plat-ventre. L’odeur de poudre rampait au-dessus d’eux.

Derrière la végétation, une voix rauque hurla : “Barrez-vous, les gars ! La place est prise.” On entendait le cliquetis des Chassepots, rechargés à la hâte.

“D’accord !” hurla Sabin en retour. “On va pas se battre pour une ferme, on en

trouvera une autre.” Des rires gras lui répondirent. Sabin, jambes flageolantes, mais ne voulant pas le montrer, se remit lentement debout. Ses amis également... sauf un : Marc-Richard de la Vairière dont le crâne défoncé rougissait l’herbe en se vidant de sa cervelle. “On a un blessé !” cria Sabin.

“On s’en occupe. Barrez-vous, sinon je tire.” Sabin fit signe qu’on le suive. Jean-Baptiste hésitait. Agrippant un bras de Sabin, l’autre tendu vers Marc-Richard, il suppliait : “On va quand même pas le laisser là ?” Un coup de feu lui répondit, qui dut le manquer de peu. Il décala. Un douloureux silence paralysait Sabin et ses amis.

Le temps se gâtait. Un petit vent frais serpentait dans les champs. Sabin rompit le silence. “Évitons Paris. Si les Prussiens encerclent la capitale, nous ne passerons jamais. Nous venons tous de l’ouest de la

France, n'est-ce pas ? Eh bien, allons vers l'ouest mais contournons par le sud.”

Des grommellements lui répondirent : “Ouais, moi j viens du Morbihan.” “Et moi d'Ille-et-Vilaine...”

“Mais... mais” balbutia Jean-Baptiste du haut de son mètre nonante-cinq, sa longue tête pâle oscillant comme si elle menaçait de se détacher, “le capitaine nous a bien dit d'essayer d'entrer dans Paris individuellement !”

“Tu es libre d'essayer, mais tu vas te faire descendre comme un ballon de foire. On est plus en sécurité si on reste ensemble.”

Mon Dieu ! Pensait Sabin. Et si j'avais tort ? Et si je les menais tous à l'abattoir ? N'est-ce pas d'ailleurs ce qui vient d'arriver à ce pauvre Marc-Richard ? C'est donc cela, être chef ? Je me sens déjà pousser des cheveux blancs !

“Par ici, les gars !”

Mais d'où venait cette voix ? Fendant les broussailles et les hautes herbes, un gendarme s'approchait d'eux. “Par ici, par ici ! Écoutez-moi. Nous avons reçu un message du ministre des armées, qui est maintenant l'ancien ministre des armées car ce sont les Prussiens qui nous gouvernent. Suivez-moi, on va au village. Là on prendra vos noms et numéros de matricule et on vous donnera un certificat de démobilisation qui vous servira de laisser-passer.”

“Un laisser-passer ? Pour où ? Pour qui ? Pour quelle raison ?”

“Vous allez vous changer. Si vous restez en uniforme et si vous tombez sur des Prussiens, ils vous tireront dessus sans sommation, et si vous tombez sur des Français, vous risquez d'être fusillés comme déserteurs.”

“Pile tu gagnes, face je perds.” Marmonna Jean-Baptiste.

“On a des fripes laissées par les gens qui ont fui la région. On vous les donnera.” Ajouta le gendarme.

Une heure plus tard, la patrouille Sabin, (comme les gars commençaient à l'appeler) ressortait de la gendarmerie de Roquet-Saint-Martin, un village de cinq cents habitants au maximum. Tous les autochtones qui restaient encore s'étaient calfeutrés. On n'aurait pas pu dire qu'il n'y avait pas un chat dans les rues car justement il y en avait un. Il progressait lentement sur le trottoir, s'arrêtant tous les dix pas, regard inquiet, tournant la tête à droite, à gauche...

*

Habillés en civils, les hommes s'examinaient en ricanant. Pantalons boudinés, trop petits ou trop grands, parfois

retenus par une ficelle, vestes usées jusqu'à la corde, les coudes déchirés, chemises en lin grossier (qui avait été blanc). "Désolé, petit, c'est tout ce qui me reste," avait rigolé le gendarme en offrant une soutane à Jules Besson. "Non, jamais, jamais !" se débattait Jules pendant que ses amis, pliés en deux, s'étouffaient de rire.

"Ou tu la mets, ou tu repars en sous-vêtements. D'ailleurs, si tu joues bien ton rôle, cette soutane pourrait te sauver la vie."

Avec beaucoup de mauvaise grâce, Jules accepta d'enfiler l'habit ecclésiastique. "Pouah ! Elle sent la vieille sueur à plein nez. J'ai envie de dégueuler."

"C'est l'odeur de sainteté, monsieur l'abbé !"

Les blagues fusaient. Cinq minutes plus tard, la petite troupe avait repris sa marche vers l'ouest, avec l'objectif de contourner Paris par le sud, et cela sans carte et sans

le moindre instrument de navigation. Malgré les conseils du gendarme, ils avaient gardé les fusils.

Chacun avait rempli sa gourde à l'eau du puits, et la remplissait de nouveau quand on repérait un autre puits. La plupart des fermes qu'ils approchaient avaient été abandonnées. Certaines étaient déjà saccagées. D'autres, comme sur le vaisseau-fantôme La Rosalie, donnaient l'impression que les propriétaires venaient tout juste de quitter les lieux sans rien emporter. On trouvait des tables encore préparées comme pour un petit déjeuner. La patrouille Sabin se servait : pain, beurre, lard, confitures... On trouvait des chiens laissés pour compte mais encore attachés à leur niche et condamnés à mourir de soif. On les libérait. On trouva un bébé mort dans un berceau. Sous la peau jaune, raidie et parcheminée de ses paupières légèrement abaissées, ne se voyaient que de jaunâtres

demi-lunes. De sa bouche entrouverte, des mouches entraient et sortaient sous le rictus d'une parfaite dentition de lait. Le petit devait être âgé d'environ deux ans.

Dans une ferme, Jean-Baptiste Cartier, qui était agriculteur de son état, se tourna vers ses compagnons et leur fit signe de se taire. "Chut ! Écoutez-moi ça. Ce sont les beuglements des vaches. Elles n'ont pas été traites ce matin, ou peut-être même depuis hier soir. Pauvres bêtes ! Venez, on va les traire : au moins, ça nous donnera du lait." Il y eut des miaulements : "Mais on ne sait pas traire, nous !"

"Si, si, moi je sais." Avança Jules Bessons.

"Moi aussi." C'était Marcel Printemps. Jules et Marcel, gars de la campagne, avaient l'habitude.

"Et toi, Sabin ?"

“Un peu, mais c’était pas vraiment mon boulot.”

“Pascal ?”

“Moi, non : je suis ouvrier sellier.”

“Et toi, Benjamin ?”

“Je travaillais chez un forgeron.”

Sabin, sans même s’en rendre compte, déclara : “Bon : ceux qui savent traire, suivez Jean-Baptiste. Les autres montent la garde.”

Une fois de plus, ça marchait. Soulagement intense : on recevait des ordres : on les exécutait.

Dans la dernière ferme de la journée, les soldats s’installèrent. Il y avait quatre chambres, des lits, des matelas et des couvertures. On se lava ; à l’eau froide, mais quand même avec du vrai savon. Ceux qui s’estimaient avoir été mal fringués

par le gendarme en profitèrent pour réquisitionner chemises et sous-vêtements, mais aussi pantalons et vestes. On rigolait en sortant de l'armoire d'énormes culottes de femme.

Avec soulagement, Jules se déclara lui-même officiellement relevé de ses obligations sacerdotales. “Si les propriétaires reviennent, qu'est-ce qu'ils vont dire en découvrant cette vieille soutane, hein ?” Fou-rire à la ronde. On n'arrivait plus à s'arrêter. Même Sabin en avait un point de côté. Le nouveau surnom de l'ex-abbé Jules était tout trouvé : le défroqué, tout simplement.

“Mais qui êtes-vous ?”

Les rires s'étaient arrêtés net, et chacun mettait la main sur son fusil. Un silencieux individu était entré dans la ferme et s'avancait vers eux. Apparemment, il n'était pas armé. Vêtu d'une veste et d'un pantalon

noirs sur une chemise de lin, il portait un foulard rouge autour du cou. Son visage était comme enfoncé au milieu, le menton et le front plus avant que le nez. Sa bouche et ses lèvres s'incurvaient aux commissures en un sourire inversé. De courts cheveux noirs et mouillés s'avançaient en triangles sur son front.

Il s'arrêta. Ses petits yeux gris naviguaient d'un soldat vers l'autre, essayant visiblement de jauger la situation et le degré de danger dans lequel il se trouvait. Il ne répondit pas à la question qui lui était posée, mais tenta d'expliquer sa présence. "Je vous ai entendu arriver, et je me suis dit comme ça : ils doivent être fatigués, avoir faim et soif."

Pas de réponse. Il comprenait enfin qu'il devait une explication. "Je suis le bouilleur de cru pour la région."

"Et alors ?"

“Ben... Si vous voulez venir boire un coup, vous êtes les bienvenus. Puis ça me ferait de la compagnie... Depuis le début de la guerre, je vis un peu en ermite. Les conscrits sont partis. Les autres ont foutu le camp. Vous avez déserté ?”

“Non.”

Sabin fut douloureusement conscient que cette question reviendrait sur les lèvres de tous ceux qu'ils rencontreraient, et que sa patrouille et lui-même seraient en danger, que ce fût de la part des Prussiens ou des Français. Même sans uniformes, on risquait, comme l'avait souligné le gendarme, la fusillade chez les premiers, le poteau d'exécution chez les seconds. Il décida d'accepter l'invitation de ce drôle d'individu. “Et tu t'appelles ?”

“Adolphe... Adolphe Bougrain. Je suis bouilleur de cru.”

“Ouais, on sait, tu viens de le dire. On va te suivre, mais pas d’embrouille, n’est-ce pas ? Tu serais le premier à y passer.”

Bougrain se contenta de hausser les épaules, et de leur tourner le dos. Fusil en main, doigt sur la gâchette, la patrouille suivait à quelques enjambées. Au bout d’une centaine de mètres, on arriva près de l’alambic. Le cadre ne manquait pas de charme : petite rivière longeant une falaise habillée de verdure faite de hautes herbes et d’arbrisseaux où florissaient orties, carottes sauvages et chardons. L’alambic lui-même attirait peu les regards. Ses cuivres n’avaient pas été astiqués de longtemps. “Tu ne t’en sers plus ?” Demanda Sabin.

“Je ne veux pas me faire prendre. On repère l’odeur d’alcool sur la moitié du canton.”

Juste derrière un rideau de peupliers, on apercevait la masse carrée d’une demeure

un peu terne ; une maison de maître, comme on dit. “C’est là que tu habites ?” Demanda Sabin.

“En ce moment, oui. C’est le presbytère. Ils l’ont déserté. Curé, vicaires et leur bonniche, y a plus personne. Moi, normalement, j’habite dans une roulotte, mais les Prussiens me l’ont fauchée. Dangereux, les roulettes, vous savez. On pourrait s’en servir pour écraser l’armée allemande ! Alors je me suis installé ici. Derrière le presbytère, ya un jardin où qu’on trouve encore des fruits et des légumes. Ya aussi des poules, des lapins, et même une chèvre pour le lait.”

“Le presbytère ?” Gouailla Jules. “Ça tombe bien : moi, je suis défroqué.”

Gros rires à la ronde. Bougrain s’approcha de lui, et le regarda comme un antiquaire regarde une horloge . “Toi, c’est vrai, t’as pas vraiment l’air d’un curé !”

“Pardonnez-moi, mon père parce que j’ai péché.” Rigola quelqu’un d’autre. Et Pascal Mouron ajouta : “Ouais, j’ai pêché... une truite.”

“T’es sûr que c’était pas plutôt une vieille morue ?”

Près du presbytère, il y avait une rangée de cabanes peintes en rouge foncé. L’une d’elles bénéficiait d’un enclos, et dans cet enclos se trouvait effectivement une chèvre. “Je l’appelle Doucette.” Dit Bougrain en faisant les présentations, “parce qu’elle est douce”. Jules fit un clin d’œil à Sabin qui répondit de même.

La cave du curé était bien garnie. Il était de tradition dans le village de donner une petite bouteille d’eau de vie au presbytère, tous les ans après la cérémonie de première communion. Le vieux prêtre et son prédécesseur n’étant guère attirés par les alcools, certaines de ces bouteilles avaient

plus de cent ans... Elles n'en eurent jamais cent-un.

Le lendemain fut lent et douloureux. La petite troupe dorlotait la mère et la grand-mère de toutes les gueules de bois. Ils s'aperçurent quand même que le vieux Bougrain et Doucette avaient disparu. Sabin, le moins sonné du peloton, chercha en vain du pain dans la huche de la cuisine. Il n'y trouva que des miettes, dures comme du gravillon. Il passa dans la pièce sombre et moite qui servait de réserve et là, il eut le bonheur de trouver des boîtes de sardines Amieux Frères et aussi du corned-beef. Tout au fond d'une étagère, il y avait également des conserves en pots : petits pois, haricots verts, mais aussi pâté de lapin. Le vieux curé devait être également un grand chasseur devant l'Éternel. En fait, dans cette même réserve, Sabin devait éviter de se faire caresser par une douzaine de peaux de lapin qui pendouillaient du

plafond. Séchées, ces peaux servaient sans doute à confectionner des pantoufles.

Sabin attendit que ses amis redeviennent sobres, mais il fallait quand même prendre la route. Il répartit les boîtes de conserve et les bocaux entre tous les sacs à dos, et y ajouta des bouteilles d'eau. Il avait en tête des épisodes de guerres médiévales, et même plus récentes, mentionnant l'empoisonnement de puits par des cadavres d'animaux. La cure avait son puits. L'eau en était claire et pure. Il fallait en profiter.

Contourner Paris par le sud : tel était le but immédiat. Sabin pensait : Provins, puis Orléans, mais là encore, sans entrer dans les villes. Ce fut presque avec regret que l'on quitta ce village déserté. La route la plus logique pour aller vers Provins quittait la place centrale puis descendait en tournant. La patrouille Sabin s'y engagea silencieusement.

Aymé Porteur fermait la marche. Sabin en était venu à mieux connaître ses compagnons. Aymé avait été garçon d'écurie pour un gros propriétaire terrien qui se ruinait en chevaux de course (surtout ceux qui ne gagnent jamais).

Au moment où ils laissaient derrière eux le dernier bâtiment du village, un coup de feu retentit, un seul. Aymé s'écroula sur la route avec le bruit d'un sac jeté d'une charrette. On se précipita vers lui : il était bel et bien mort d'une balle (et non de chevrotine) droit au cœur. Aucun signe de l'endroit d'où était venu le coup de feu.

Les amitiés se forment rapidement dans les armées, et encore plus en temps de guerre. À genoux près de celui qui était devenu son ami, Henri Jardin, en larmes, secouait son poing vers le ciel. Il hurlait : "Celui-là, si je l'attrape, je lui fais la peau."

“Barre-toi, Henri, tire-toi ou tu vas te faire descendre comme un lapin !” hurla Sabin en retour.

Henri, la trentaine, l’un des plus vieux de la troupe, petit, râblé, la barbe en broussaille, finit par entendre raison et, pliant l’échine comme pour éviter les coups, se précipita pour rejoindre les autres. Il était temps : une autre détonation ! La balle, juste derrière ses brodequins, fit jaillir un petit nuage de poussière. Tout le monde connaissait le son du Chassepot. Le tireur n’était pas un brave fermier amateur de lapin, mais un soldat en vadrouille. Alors, pourquoi tirer sur des compatriotes qui s’éloignaient de lui ? Sabin et les survivants de sa patrouille n’eurent jamais de réponse à cette question.

Deuxième partie

Les garçons de ferme s'appelaient, Fred, George et Jacquet. Quant à la bonne, c'était Dorothée. Depuis le départ de Sabin, plus question pour Augustine de rester douillettement au lit pendant que les hommes allaient traire les vaches. Elle aidait Dorothée à préparer les repas, nettoyer l'âtre, attiser le feu, nourrir poules et lapins, baratter la crème et préparer les corvées de lessive. C'est elle aussi qui, les jours de marché, attelait Talma, son paisible percheron, à la plus petite des charrettes. Augustine y entassait tout ce

qu'elle espérait vendre en ville : œufs, volailles, légumes de saison et pots de miel.

Augustine avait également « repris ses études » pour ainsi dire. Elle s'était procuré un carnet de comptabilité. Sans le savoir, elle était en train, comme Sabin, de découvrir les joies et les déconvenues de ses responsabilités. Apprenant sur le tas, elle en était quand même venue à bien gérer sa ferme. Les jours de marché, elle écoulait facilement ses produits, sans pouvoir s'expliquer pourquoi les autres femmes d'agriculteurs la regardaient de haut. Un jour, une petite citrouille atterrit parmi ses pots de miel, et en cassa plusieurs. Elle entendit des ricanements. Augustine en était d'autant plus meurtrie, qu'elle n'était pas la seule femme de la région obligée de tenir une exploitation sans son époux. Il y avait des veuves et, comme elle, des fermières sans nouvelles de leur homme. Au lieu de faire des manières, les

femmes de la région auraient dû se serrer les coudes, pensait-elle.

Ce fut Dorothee, la petite bonne, qui finit par lui dire qu'elle avait une réputation de femme facile, et qu'elle était affublée d'un surnom : La Salope ! "Mais pourquoi ?" s'indigna Augustine.

"Je ne sais pas, Madame. On dit simplement que vous aimez trop la chose."

"Quelle chose ?" Les yeux baissés et le visage cramoisi de la bonne lui donna la réponse.

"Mais enfin, c'est insensé ! Sur quoi se base-t-on pour faire circuler ces ignobles ragots ?" Dorothee, en sanglots, s'enfuit en faisant claquer ses sabots.

À partir de ce jour-là, un gros poids s'installa dans le cœur d'Augustine. Elle connaissait le pouvoir des calomnies dans les campagnes, et se sentait revenue à

l'époque des chasses aux sorcières. Une partie de sa vie venait de s'achever. Un lourd volet s'était rabattu sur la fenêtre de sa naïveté. L'absence de Sabin lui devint encore plus douloureuse. Et s'il ne revenait jamais ? Elle se sentait littéralement prise au piège : exactement ce que souhaitaient ses accusatrices.

“On vous a jeté un sort” répétait Dorothee. Jeter un sort ? Augustine aurait normalement ri aux éclats si on lui avait dit que c'était possible. Maintenant, elle se rendait compte que c'était tout à fait possible ; il ne s'agissait pas du sort qui consiste à piquer des aiguilles dans une figurine de cire, mais bien de celui qui se base sur de fausses accusations, surtout de celles qui concernent ce qu'on pourrait appeler des crimes sans victimes, simples dérogations, vraies ou fausses, à quelque coutume locale ou diktat religieux.

Comme une tumeur, le mal vous grandit dans la poitrine et finit par vous tuer. Vos paroles, toutes vos paroles ; vos gestes, quels qu'ils soient, sont commentés et condamnés. Si vous êtes irréprochable, peu importe : on invente et on diffuse jusqu'à ce que la population se sente justifiée dans son mépris et ses attaques. L'instinct grégaire prend le dessus ; la machine est en route ; rien ne peut l'arrêter. Le clergé n'accuse personne mais laisse entendre d'un ton mielleux qu'il se passe de bien vilaines choses dans le village et que si on savait... Oui, certes, les mauvais sorts existent : ils fournissent le divertissement de tous les ratés. La victime se flétrit comme une rose et, comme elle, finit par en mourir.

*

Traînant la savate, Sabin et sa curieuse bande de soldats-clochards arrivèrent presque inopinément sur l'immense cour intérieure d'une grosse ferme. Le sol était

recouvert de dalles rougeâtres irrégulières, aussi luisantes que s'il avait plu. Silence impressionnant, mais Sabin en avait maintenant l'habitude. Aucun animal ; même pas une poule picorant paresseusement ici et là : elles avaient été rôties et dévorées depuis longtemps. D'autre part, les bâtiments semblaient en bon état. Aucun vandalisme, apparemment. Portes et fenêtres avaient encore tous leurs carreaux. Devant la partie habitation, une niche à chien inhabitée et une chaîne en serpent sur les pavés renforçaient l'impression d'isolement et de calme. Des brancards de charrette relevés à quarante-cinq degrés sortaient des remises dont les arches en brique se suivaient comme celles que Sabin avait tant admirées jadis sur la rue de Rivoli. D'autres arches abritaient des machines agricoles : charrues, semeuses, sarcleuses, faneuses, rouleaux... Tout au bout, monstre rougeâtre, se tassait le genre de batteuse que seules

les très grosses fermes pouvaient se payer, et juste derrière elle, montrant son nez, une machine à vapeur.

Soudain, au rez-de-chaussée et à l'étage, les fenêtres de la ferme s'ouvrirent, et des hommes apparurent pointant leur fusil sur Sabin et ses compagnons. D'autres, aussi bien armés, sortaient des remises, le tout dans un silence impressionnant.

“Nous sommes venus en paix !” hurla Sabin.
“Nous ne voulons de mal à personne”.

“Déposez vos armes, ou on vous abat comme des chiens.” La réponse venait de quelque part à l'intérieur de la ferme.

Sabin fit signe à ses hommes de mettre les fusils sur le sol. Visages patibulaires, une douzaine de paysans se montrèrent. Leur chef, le gros fermier de la région apparemment, sortit lentement de chez lui. “Des rôdeurs comme vous, de sales déserteurs comme vous, on n'en veut pas.

Vous allez nous laisser vos armes et déguerpir dans la minute, ou on vous envoie au cimetière !”

“Nous ne sommes ni rôdeurs ni déserteurs. Nous avons été renvoyés chez nous après la défaite de Sedan. Nous nous sommes présentés à la gendarmerie, et je peux vous montrer les certificats de démobilisation de la maréchaussée.”

“Et pourquoi y z’auraient fait ça, les gendarmes ? Vous leur avez sucé la bite?”
Ricanements dans le bâtiment.

“Les gendarmes ont simplement suivi les directives de l’Armée.”

“Venez lentement au milieu de la cour. Nous allons saisir vos fusils. Nous parlerons ensuite.”

Cinq minutes plus tard, Sabin et ses hommes étaient assis autour d’une de ces massives tables en bois exactement comme

celle qu'ils avaient tous chez eux dans la grande pièce qui leur servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Il n'y avait pas de salon dans les fermes. La plupart des paysans ne savaient même pas ce que c'était. Sabin en avait vu à Paris. En rêve, il se promettait d'en avoir un quand sa ferme redeviendrait prospère.

Cette troupe de fermiers avait un chef qui se présenta : "François de Montrouge. Les gars, je vous épargne la blague : on m'appelle Culrouge, et ça ne m'embête pas... pas le moins du monde, mais ça veut pas dire qu'on me manque de respect. Personne me manque de respect. Y en a bien qu'ont essayé avant la guerre. Je m'écrasais, mais maintenant, y sont six pieds sous terre. Y en a même qui se moquaient de moi à l'école. Eux aussi sont six pieds sous terre. Je suis pas méchant, mais je suis teigneux. Alors, voilà ce que je propose : vous restez avec nous, logés,

nourris jusqu'à la fin des récoltes. Vous travaillez dur, vous rouspétez pas, vous cherchez pas à fuir, et tout ira bien. C'est qui, vot'chef ?”

Les têtes se tournèrent vers Sabin.

Augustine

À la ferme, cet après-midi-là, les chiens aboyèrent, mais pas trop. Ils savent reconnaître les gens de la campagne et surtout leur façon, à la fois indifférente et sûre, de s'approcher d'une entrée de ferme. Mais qu'un « monsieur de la ville », un manouche, un gendarme ou simplement le facteur se matérialise, et les cerbères se déchaînent en hurlements et grognements sans équivoque. C'est comme si les fermes possédaient une sonnette d'alarme à deux niveaux : avertissements et menaces.

Augustine avait fini de nettoyer la baratte. Elle aimait la laiterie, grande pièce au plafond arrondi que d'épais murs gardaient fraîche en été. L'entrée donnait sur la cour de ferme, mais il n'y avait pas de porte : seulement un portique. On entrait comme dans un moulin, et les poules ne s'en privaient pas. Un peu plus loin, le jardinier devait avoir mis le feu à un tas de branchages et de déchets. L'odeur de feu de bois se mélangeait délicatement à celle de crème, et de beurre qui imprégnait la laiterie de façon permanente. Baignant dans cette atmosphère bucolique, Augustine en avait presque oublié l'amertume ressentie lors de sa conversation avec la petite bonne.

La pluie se mit à tomber ; une forte pluie, mais, sans aucun vent, une pluie verticale dont les énormes gouttes éclataient en gerbes sur les pavés de la cour, et qui, aux senteurs déjà présentes, ajoutait celles

d'une terre fraîchement arrosée. Ce grondement de cascade était soporifique, et si Augustine n'avait pas eu tellement de tâches à terminer, elle eût volontiers regagné en courant le corps de ferme pour grimper dans sa chambre et aller s'enfourir sous le duvet du lit afin de fermer les yeux et tout oublier : le monde, la ferme, et surtout le fait qu'elle-même était encore en vie.

Une forte silhouette s'encadra dans l'arche de lumière qui donnait sur la cour : chapeau à larges bords dégoulinant de pluie, long manteau noir. Augustine se ressaisit. Elle connaissait le visiteur : Victor Boursonne, un gros fermier des environs.

Ce personnage avait déjà acheté plusieurs fermes à des veuves de guerre. Certaines s'étaient, dès la mort du mari, accommodées de leur solitude : maîtresses femmes pour la plupart, elles dirigeaient leur personnel avec intelligence et fermeté.

D'autres avaient paniqué, puis cédant à Boursonne, lui avaient abandonné leur terre pour une bouchée de pain. Entre ces deux extrêmes, se trouvaient les fermières comme Augustine dont le mari avait simplement « disparu ». Essayant de se débrouiller, elles n'étaient sûres de rien.

Victor s'avança dans la laiterie, enleva son chapeau et le secoua. Augustine reçut au visage une odeur de cigare et de chien mouillé. Victor, petit sourire aux lèvres, évaluait sa proie avec le cynisme d'un bourreau faisant connaissance avec sa future victime. Cette dernière ne disait rien, restant immobile, raide et froide, ce qui, elle le savait instinctivement, mettait son visiteur en position d'infériorité, car c'était à lui d'entamer le dialogue. Comme toutes les sombres brutes, Victor était un couard facilement intimidé, mais qui ne le montrait jamais. Il répondit par un surcroît d'agressivité. "Alors, ma petite, comment ça

va ?” Il la vit se hérissier. Merde, je ne vais quand même pas donner du ‘Madame’ à cette gamine !

Augustine restait muette et immobile. Victor sentait monter en lui une colère grandissante. “Alors, t’as perdu ta langue ?”

“Et toi, t’as perdu tes manières ?”

Victor recula d’un pas comme s’il avait reçu un coup de poing sur la poitrine. À l’exception de sa famille immédiate, il ne se souvenait pas qu’on l’eût jamais tutoyé dans la région. Il glapit : “Et moi qui était venu te faire une proposition intéressante !”

Elle ne résistera pas à la tentation de me demander quelle proposition, pensait-il ; mais une fois de plus, il avait sous-estimé la force de caractère de la jeune femme. Elle leva lentement le bras et indiqua la sortie. Victor émit une sorte de grognement, puis hurla : “Tu le regretteras, ma petite. Je te jure que tu le regretteras !”

Malgré la pluie qui tombait toujours à verse, Augustine entendit le grondement des chiens qui raccompagnaient Victor jusqu'à son cheval. Ils avaient capté l'hostilité de leur maîtresse.

Le lendemain, Roulette, la vache préférée d'Augustine, mourait empoisonnée. "Colchiques" décréta le vétérinaire, même s'il savait pertinemment qu'il n'y avait pas le moindre colchique dans la région. Le surlendemain, les servantes et les garçons de ferme réclamèrent leur dernier salaire et disparurent, non sans emporter subrepticement de l'argenterie ou des plats en porcelaine de Limoges. Seule restait Dorothée, la plus jeune des bonniches qui vouait à Augustine une loyauté de Labrador.

Dès le premier samedi, Augustine et Dorothée allèrent vendre les vaches au marché. Elles n'en tirèrent que la moitié de leur valeur réelle. Enchantés de l'aubaine, les maquignons faisaient la fine bouche,

marmonnant que le bétail venait d'une ferme où il « se passait des choses pas catholiques. »

Les deux jeunes femmes décidèrent qu'elles pouvaient encore survivre avec les produits du potager et du verger. Pour la viande, il y avait encore les poules et les lapins.

Sabin

Ils n'étaient plus que cinq ; enfin, six en comptant Sabin ; enfin huit, car la corvée des betteraves terminées, Culrouge avait donné aux soldats la possibilité de reprendre leur chemin, mais sans les fusils. Deux fantassins, qui étaient, comme ceux de Sabin, tombés dans le piège de la grosse ferme un mois plus tôt, avaient demandé et obtenu la permission de se

joindre à la petite troupe. Ils se nommaient Yves Laraison, éleveur de canards près de Guérande avant son incorporation, et André Cagnes graveur sur argenterie, anneaux et médailles en tous genres.

Pas de fusil pour ces hommes, mais paradoxalement une santé de fer. Six semaines de durs travaux des champs pour affermir les muscles, plus une cure de solide nourriture campagnarde : un substantiel petit déjeuner, une demi-baguette au jambon-beurre pour les champs, à midi, et le soir gigots, charcuterie, dinde, ragoûts de bœuf avec légumes de saison. Comme Napoléon, Culrouge avait compris qu'à l'instar d'une locomotive, la bête humaine ne fonctionnait que si elle était correctement alimentée. Comparé à l'ignoble tambouille de l'Armée, ce régime avait séduit les pauvres hères des milieux urbains (ceux des campagnes étant plus habitués à la bonne chère).

Vouloir se débrouiller sans armes, sans connaissances et sans abri, c'est souvent une condamnation à mort. Après une campagne militaire, on dénombre autant de victimes dans la population civile que sur les champs de bataille. Moins de cent ans après le génocide vendéen, le souvenir de ces horreurs était vivace dans l'esprit de Sabin.

Les soldats qui avaient jeté leur dévolu sur lui, le regardaient comme un dieu qui ne se tromperait jamais, un chef garantissant leur survie. Cela continuait d'inquiéter et même d'effrayer Sabin. Il était conscient du fait que si les choses tournent mal, c'est contre le chef que l'on se retourne.

Lentement, prudemment, on continua la progression vers l'ouest.

Un château... Au détour du chemin, sur la gauche, s'ouvrait une allée rectiligne bordée de peupliers, et tout au bout trônait un

bâtiment de rêve, à peine plus grand qu'une gentilhommière, mais possédant les attributs d'un vrai château, à commencer par un perron d'une dizaine de marches qui menait à l'entrée principale et s'étalait horizontalement sur presque toute la dimension de la façade. Il se changeait alors en terrasse sur laquelle s'ouvrait une rangée de hautes fenêtres.

La plupart des châteaux que Sabin avait pu voir dans la région de Ploerdon étaient soit des ruines médiévales impropres à l'habitation, soit, comme celui-ci, des bâtiments Renaissance, mais ayant besoin de travaux : larmes de pluie sur les murs, encadrements aux peintures ternes, quand ce n'étaient pas carrément des gondolages de toit indiquant les endroits où la charpente avait travaillé sous les assauts de l'humidité.

Ici, au contraire, tout paraissait net, luisant et neuf, les rayons de lumière vespérale

donnant à la blancheur de la pierre un soupçon de chaleur.

A l'entrée du domaine, le portail était grand ouvert. Les piliers qui le flanquaient arboraient à leur sommet des petits singes en Bronze. Sabin et ses compagnons avançaient avec une prudence de félins. L'allée qui menait du portail au bâtiment s'étirait sur une pelouse de plusieurs hectares, une disposition inhabituelle. En général, les approches de châteaux se faisaient entre deux rangées d'arbres centenaires. Là, aucun moyen de se protéger : si on leur tirait dessus par les fenêtres, ils seraient abattus comme des quilles.

Instinctivement, les soldats – car en fin de compte c'étaient bien des soldats, – se dispersèrent afin d'améliorer leur chance de survie, puis ils se mirent à courir en zig-zag vers le perron. Aucun coup de feu. Une fois sur la terrasse, ils essayèrent de regarder

par les fenêtres de la façade (large porte-fenêtre au centre et quatre fenêtres de chaque côté) mais elles étaient occultées à l'intérieur par des tentures blanches. Même disposition à l'étage, de part et d'autre d'un balcon.

Quand la porte centrale s'ouvrit, les hommes se raidirent, prêts à tout. Sortit alors lentement la plus belle femme qu'ils eussent jamais vue. Elle était vêtue d'une longue robe blanche, toute simple. "Je m'appelle Falconia" prononça-t-elle en regardant Sabin dans les yeux et en lui faisant signe de s'approcher. Hypnotisé, il marcha lentement vers elle. Il la contemplait, mince, grande (plus grande que lui), cheveux longs, raides et noirs, peau merveilleusement blanche, un col de cygne comme on disait alors, les yeux d'un vert si délavé qu'on aurait pu la croire aveugle.

Derrière Falcona se tenaient sept demoiselles habillées comme elle, et lui ressemblant si complètement qu'elles auraient pu être des clones ou des octuplées. Subjugués, les hommes vinrent les rejoindre.

Entre le pouce et l'index, Falcona et ses disciples tenaient un cube de pâte de fruit. "Bienvenue" dit Falcona en posant la confiserie sur les lèvres de Sabin qui l'absorba avec délice ; puis il demanda : "Et les Prussiens ?"

Falcona haussa les épaules. "Nous avons eu la visite de trois grosses brutes."

Sabin regarda autour de lui, s'attendant à repérer des vitres brisées ou un début d'incendie. "Ils ne vous ont pas embêtées ?" Il avait voulu dire *violée*, mais ses habitudes de bonnes manières le paralysaient. "Non" répondit Falcona. "Ils ne nous ont pas

violées. Je leur ai dit d'aller plonger dans le petit lac qui se trouve derrière la propriété.”

“Et ils l'ont fait ?”

“Bien sûr, et autant que je sache, ils y sont encore.”

Un souffle glacé se répandait dans le corps de Sabin. Parti de l'estomac, il se répandait comme de l'encre dans un buvard. Toutes les lignes dans son champ de vision, fussent-elles verticales ou horizontales, humaines ou matérielles, se déformaient comme des vagues.

*

Quand Sabin se réveilla, il se crut au paradis. Il était attablé devant une table ronde recouverte d'une nappe blanche. Il s'aperçut soudain qu'il était nu. De toute évidence, il avait été baigné, lavé et parfumé. On l'avait rasé et on lui avait aussi donné une coupe de cheveux.

Devant lui, sur la nappe, était placée une assiette creuse pleine de spaghetti alla carbonara. L'odeur était mesmémisante. Derrière l'assiette, un verre de cristal à long col à moitié rempli de vin blanc. À côté du verre, une bouteille, humide de condensation : *Colli di Catone*, un Frascati selon l'étiquette.

Assise de l'autre côté de la table, se tenait Falcona. Elle aussi était nue ; du moins Sabin le soupçonnait-il car il ne voyait que la poitrine : seins minuscules, aussi fermes que ceux d'une adolescente, et tétons fièrement avancés. Sabin en fut délicieusement troublé. Certes, il avait souvent vu Augustine dans le plus simple appareil, mais, pour lui, cette tenue se limitait à la chambre à coucher. La nudité de Falcona dans une salle à manger lui procurait un inextricable mélange d'émerveillement et de gêne. Même si l'on n'est pas très religieux soi-même, le lavage

de cerveau des curés affecte la population dans son ensemble.

“Mange” prononça doucement Falcona. “Tu dois en avoir besoin maintenant.”

Sabin goûta. Le plat était, en effet, hautement raffiné. Avec ses minuscules copeaux de truffe blanche, il recréait les délices que Firmin et Ghislaine lui avaient fait connaître à Paris. Que tout cela semblait loin ! En portant le verre à ses lèvres, il se crut revenu au Café Anglais.

Sabin prit son temps car il analysait difficilement la situation. Il finit son assiette et son verre, mais ne s’en servit pas un autre. Falcona se leva. Le regard de Sabin se porta instinctivement vers le sexe. À sa grande surprise, une surprise qui se changea en émerveillement, il observa que le pubis était complètement épilé... lisse comme une coquille d’œuf.

Falcona fit lentement le tour de la table. Sabin retourna sa chaise. Falcona se tint devant lui, immobile, les jambes entrouvertes laissant voir, d'adorables petites lèvres roses légèrement écartées. Sabin n'avait jamais rien imaginé d'aussi parfait. Falcona tendit la main : "Monsieur, me ferez-vous l'honneur d'accepter cette danse ?"

Sabin, instinctivement, regarda autour de lui, puis se rendit compte qu'il mélangeait les sensations de l'ouïe et celles de la vue : il se demandait s'il y aurait de la musique ! Subjugué, il se leva et prit lentement Falcona dans ses bras. Elle se serra contre lui. Le contact doux et chaud de Falcona remplit Sabin d'une ineffable douceur. Il se rendit compte qu'il avait maintenant une érection et que son pénis glissait sur le ventre de Falcona.

"Un... deux... trois, un... deux... trois..." De son souffle brûlant, Falcona rythmait la

valse lente à l'oreille de Sabin. Il se prit au jeu et entreprit de guider sa partenaire. Au bout de quelques secondes, il dut s'arrêter, pantelant. Il ne voulait pas éjaculer.

Falcona ne l'entendait pas ainsi. Elle chevaucha la jambe de Sabin et se frotta sur elle. Sabin était conscient de cette vulve humide glissant contre sa cuisse. Il aurait pu se raidir et retirer légèrement sa jambe, mais entraîné par l'ivresse du moment, il fit tout le contraire et remonta le genou afin de faciliter les mouvements. Falcona, les yeux fermés, gémissait de plus en plus fort. Soudain, tout son corps se raidit, et son estomac fut secoué de longs spasmes. Les gémissements se changèrent alors en quelque chose qui se situait entre le rire et les sanglots.

Incapable, à son tour, de se retenir, Sabin inonda le torse de Falcona. Il ne gémit pas, lui : il cria. Les semaines de chasteté qui avaient précédé cette rencontre avaient

épaissi le sperme, procurant à Sabin des sensations encore plus intenses que tout ce qu'il avait connu jusqu'ici.

Debout dans cette grande salle à manger, les amants se regardèrent. Le visage de Falcona s'épanouit en un large sourire. Sabin fut frappé de constater à quel point ce sourire la rajeunissait. Il avait commencé à danser avec une magnifique femme dans les quarante ans : il tenait dans ses bras une gamine. Sans savoir pourquoi, sans chercher à comprendre, il en fut profondément ému.

Il y avait des pâtes de fruit sur la table. Falcona choisit un cube à l'anis et le plaça sur les lèvres de Sabin.

Augustine

Dans la semaine qui suivit la mort de Roulette, l'essieu de la charrette se brisa.

Le bélier Montgolfier que Sabin avait fait installer au milieu d'une prairie en contrebas, cessa mystérieusement de fonctionner.

“Les dessins du Seigneur sont impénétrables, mon enfant !”

Une fois de plus, et à seulement quelques jours d'intervalle, les chiens avaient hurlé dans la journée, plus exactement dans l'après-midi. Augustine, les yeux rouges, avait accueilli le curé du village avec toute la courtoisie due à la position qu'il occupait dans les campagnes. Il s'était assis sans façon à la grosse table en bois de la cuisine/salle à manger. Augustine lui avait servi un café et lui avait raconté ses malheurs.

L'Abbé Dorouge, l'imposant et quelque peu odorant curé de la paroisse, n'avait pu que

répéter : “Les dessins du Seigneur sont impénétrables, mon enfant.”

Augustine ne pouvait s’empêcher d’avoir des doutes. Pourquoi le Seigneur avait-il tellement de ‘dessins’ envers elle... elle, une petite fermière parmi des milliers d’autres ?

“Tu sais, mon enfant” continuait le curé d’une voix douceâtre, “je ne suis pas sans influence dans la région. Je pourrais me renseigner. Avec mes prières, et surtout si tu es gentille avec moi, je pourrais améliorer la situation.”

Si le curé s’attendait à ce qu’Augustine lui demande : “Comment pourriez-vous améliorer ma situation ?” il fut déçu. Elle ne tombait pas dans le piège aussi facilement que les autres, celle-là ! Il regardait la jeune femme par en-dessous, essayant d’imaginer son corps sous les amples replis de la jupe de paysanne et du corsage en lin. “Mais

enfin, mon enfant” continua-t-il “tu vas mourir de faim si tu continues comme ça. Tu vas te retrouver à la rue, ou plutôt à la campagne, en mendiante ou en vagabonde. Tu dormiras dans les paillers. Les fermiers lâcheront les chiens sur toi, et les enfants te lanceront des cailloux ! C’est donc ça que tu veux ?”

Augustine, rigide, ne répondait toujours pas. Finalement, le curé se leva et se dirigea d’un pas ferme vers la sortie. Comme souvent dans les campagnes, et si le temps était doux, la porte de la pièce principale était restée ouverte. Le curé se retourna dans l’encadrement et siffla : “À ton aise !”

Dorothée avait, du haut de l’escalier, entendu la conversation. “Vous avez bien fait, Madame” affirma-t-elle quand le visiteur fut parti : “Ce gros porc doit avoir une demi-douzaine de bâtards dans la région.”

Le lendemain, la grange où était entassé le foin pour l'hiver brûla jusqu'au sol.

Sabin

Lorsque Sabin se réveilla pour la deuxième fois, il se trouvait encore à la table de l'immense salle à manger du château, mais au lieu de se trouver devant un plat de spaghetti, c'était, cette fois, devant Falcona, assise, nue sur la table. Elle avait tendu les bras derrière elle, et ainsi soutenue, elle croisait les jambes dans le dos de Sabin, ce qui lui permettait de l'attirer lentement mais fermement vers sa vulve.

Mesmérisé, emporté par l'instinct, Sabin embrassa les splendides petites lèvres et posa sa langue sur le clitoris. Lécher une femme en pensant à une autre ne doit pas être banal. Sabin ne pensait pas à Augustine, car il n'avait jamais fait cela avec elle, mais il revoyait Ghislaine et leur

après-midi au parc Montsouris. Elle lui avait appris tellement de choses qu'il en était sorti avec la tête péniblement engourdie.

Après un spectaculaire orgasme de la part de Falcona, Sabin accepta la pâte de fruit qu'elle lui posa sur les lèvres. Quelques secondes plus tard, il se sentit sombrer dans la blancheur d'une immensité cotonneuse.

*

Lorsque Sabin se réveilla, il était allongé sur un pailler. Les orbites encore chassieuses, il s'assit, conscient des picotements de la paille au travers des vêtements. Il inhalait de fortes émanations de poussière, et en même temps, se rendait compte qu'une fois de plus il avait été lavé, peigné et rasé. Il portait également les vêtements avec lesquels il était arrivé chez Falcona, à la différence qu'ils étaient propres et repassés. Ce qui l'étonna le plus fut de se sentir faible.

C'était comme si les muscles de ses bras avaient diminué de diamètre. Même chose pour les jambes. Très haut dans le ciel grésillait une alouette.

En prenant appui sur le foin, sa main toucha un objet dur : un fusil ; ce n'était pas un chassepot, mais un simple fusil à levier, une arme de paysan et près d'elle une boîte de cartouches. Sabin les empocha puis se remit debout. Depuis le sommet du pailler il dominait un joli cercle de campagne. Il y était seul, vraiment seul. Il chercha des yeux le manoir de Falcona, mais put seulement distinguer, çà et là, trois ou quatre toits de chaume emmitouflés dans les bosquets. Aucun être humain. Pas la moindre vache, pas le moindre mouton.

Il se laissa glisser jusqu'au sol. Le soleil se levait mais, rougeoyant entre une haie de noisetiers, restait encore bas sur l'horizon. Sabin irait donc dans la direction opposée. Il respira profondément l'air humide du matin.

Il était seul : il marcherait seul. Il allait peut-être crever, pensait-il, mais il crèverait en marchant. Ce combat, que ni les dieux ni les hommes ne pouvait observer, il le choisissait consciemment pour lui-même.

Plus que la fatigue de la marche, le manque d'eau et de nourriture devint rapidement l'obstacle principal. Quand il s'apprêtait à tirer l'eau d'un puits, il avait le réflexe de se pencher longuement sur la margelle. Il se rappelait avoir, une fois, observé le cadavre d'un chat, et une autre fois, tournoyant lentement, une rangée de boutons métalliques sur une jaquette, d'officier prussien.

Des raclements sur le gravier de la route lui firent lever la tête. C'était un prêtre en sabots qui avançait, le nez en l'air. À la vue de Sabin et de son fusil, il s'arrêta net. Immobiles, rigides, les deux hommes se regardaient avec méfiance. Pour rassurer le prêtre, Sabin baissa son fusil puis le saisit

par le canon et le retourna, crosse en l'air. Finalement, il s'avança aussi négligemment que possible vers le curé qui visiblement n'en menait pas large, mais qui néanmoins réussit à prononcer d'une voix blanche un timide "Bonjour Monsieur." Il devait être dans les six heures du matin. Le soleil était en train de passer du rouge au blanc.

"Bonjour Monsieur l'Abbé. Vous êtes le curé du village ?"

"Non, seulement le vicaire."

Silence gêné. Malgré la barrière de la soutane, il était évident que le jeune vicaire était maigre comme un clou. Son visage, presque féminin, dégagait cependant un certain aplomb, une certaine fermeté. Il continua : "Vous n'êtes pas du pays, n'est-ce pas ?"

Sabin éclata de rire. "Non, je ne crois pas. Il faudrait d'abord que je sache dans quel pays je suis."

“Vous êtes dans le Choletais, Monsieur, tout près du Longeron.”

“Désolé mon vieux. Jamais entendu parler du Longeron.” Sabin remarqua que le *mon vieux* avait fait tiquer le prêtre. Il se racla la gorge et continua plus doucement. “J’ai été démobilisé il y a quelques jours, juste après la défaite de Sedan. J’essaie de regagner Ploerdon, en Bretagne, mais... ce serait trop long à expliquer... disons simplement que je suis perdu.”

“Vous... avez subi un choc à la tête ?”

Ça y est, il me prend pour un demeuré ! Il décida cependant de jouer le jeu. “J’ai des trous de mémoire. Ce sont des choses qui arrivent.”

Ce fut au tour du prêtre de se mettre à rire. “Des trous ? Disons plutôt des gouffres. La défaite, c’était en soixante-dix. Nous sommes en soixante-treize, Monsieur !”

Sabin ne douta pas un instant que le prêtre dise la vérité mais, en plus du choc de cette révélation, se bousculèrent dans sa tête un faisceau de questions sur Falcona et le séjour dans son château, puis soudain, comme un coup de poignard, il sentit monter en lui l'angoisse de savoir ce qu'étaient devenus ses camarades. Et Augustine ? Elle l'attendait donc depuis tout ce temps ? Elle le croyait certainement mort. Sous le soleil qui commençait à chauffer l'air, il sentit ses jambes se dérober.

Cabrerets.

“Où irons-nous en voyage de noces ?”
demande Ghislaine.

“J’ai ma petite idée là-dessus. Te souviens-tu de ce timide jeune homme que je t’avais présenté à Paris avant la guerre ?”

“Celui que j’ai dépucelé mentalement au Parc Montsouris ?”

“Celui-là même.”

Firmin et Ghislaine prennent le petit déjeuner sur la terrasse. C’est une terrasse protégée par un auvent en chaume et entourée d’un muret qui s’ouvre sur un

escalier en pierre menant à la grande cour. Un immense cytise, situé tout contre la maison, inonde l'auvent de ses fleurs si bien que certaines grappes dévalent du toit en guirlandes. Des bourdons au derrière blanc, d'autres au derrière roux, montent et descendent de fleur en fleur, leur chant a capella célébrant la douceur de la matinée. Sur les dalles de la cour, des canards, la tête sous l'aile, sommeillent. Un chat se lèche dans des positions de contorsionniste. Un couple de moineaux se dispute dans les feuillages.

“Eh bien,” continue Firmin en trempant le bout de sa baguette viennoise dans un bol de chocolat, “je n'ai plus entendu parler de lui. J'espère qu'il n'est pas mort.”

“Tu n'as pas son adresse ?”

“Si, mais je voudrais lui faire une surprise.”

“Et quel rapport avec le voyage de noces.”

“Patience, on y arrive, ou plutôt on y va car nous pourrions aller faire une virée en Bretagne et rendre visite à Sabin et à cette jolie femme dont nous avons parlé. Évidemment, c’est moins romantique que Venise.”

Ghislaine regarde Firmin avec une légère inquiétude : “Et s’ils ne sont pas chez eux, s’ils sont morts ou s’ils ont déménagé ?”

“Alors, je te ferai visiter une partie de la Bretagne. Nous irons voir Guérande et ses marais salants, les alignements de Carnac, le golfe du Morbihan... Et puis, rien ne nous empêche d’aller à Venise une autre fois.”

Venise ou Guérande ? Pour Ghislaine, peu importe. Elle ne désire que tenir compagnie à son sauveur, à celui qui l’a tirée de la prostitution pour faire d’elle une femme normale. Normale ? Non, pas tout à fait. Firmin, comparé à ce que Ghislaine a connu dans son enfance, est riche mais comparé à

certains industriels ou grands bourgeois parisiens, il est tout simplement « à l'aise », comme on dit. “Oui, bien sûr” murmure-t-elle, “la Bretagne, c'est très bien.”

Firmin est tout émoustillé. “Nous pourrions aller prendre le train à Cahors, monter à Paris avec un seul changement, y passer quelques jours, puis reprendre un train pour Ploerdon en changeant à Rennes.”

“Et une fois à Ploerdon ?”

“Je louerai une calèche avec son cocher. Nous ferons le reste du chemin en amoureux sur le siège arrière.”

Augustine

“On est foutu, Madame, on est foutu !”

Ursuline et Dorothee sont dans l'immense cuisine-salle à manger. Il faut avoir bon dos car les grosses tables ne possèdent que des bancs. Le soir, les fermiers se rassemblent autour du feu sur des tabourets pas plus hauts qu'une marche d'escalier. Seuls les vieillards ont droit à un fauteuil.

Les deux jeunes femmes sont assises face à face, les coudes sur la table. Elles sirotent un verre d'eau car Augustine n'a même plus les moyens de se procurer du café. Elles ont quand même de quoi manger. À elles deux, elles arrivent à prendre soin du potager, du verger, du poulailler et du clapier. Sans vaches, sans activités agricoles, c'est encore possible.

Les parents d'Augustine apportent du sucre et même, de temps en temps, du café, mais ils habitent à plusieurs kilomètres et ils n'ont pas que cela à faire. Ils ont dit à Augustine qu'elle devrait vendre sa ferme et revenir vivre chez eux, mais Augustine refuse.

Comme Iseult, elle espère encore le retour de Tristan, un Tristan que personne n'attend plus.

Les deux jeunes femmes se négligent. Elles changent rarement de vêtements et ressemblent de plus en plus à des vagabondes, ce qui n'améliore pas leur réputation. Tout le monde se demande pourquoi Dorothee reste avec la Salope. Ces deux-là n'auraient-elles pas des affections douteuses ?

La méchanceté des grenouilles de bénitier n'a pas de limites. Elles adoreraient revenir à l'époque où l'on brûlait les "sorcières", de préférence à petit feu pour bien faire durer le plaisir des spectateurs. À la grand-messe, le curé, sans nommer personne, a gratifié la congrégation d'un sermon sur les abominables rapports contre nature.

Augustine et Dorothee ont toutes deux la main sur ce verre d'eau qui aurait dû être un

verre de café. Elles savent qu'elles devraient se lever et retourner travailler, car malgré leur dénuement, les tâches ne manquent pas : potager, verger, ruches, poulailler, clapier, tout ce qui reste de la ferme et qui exige encore des soins.

Comme presque toujours quand il fait beau, la porte est restée grand ouverte. Il fait vraiment beau : soleil et ciel bleu. Les mouches, au lieu de choisir l'endroit par où elles sont venues, essaient de ressortir en butant et grésillant contre la vitre de l'imposte. D'autres ont repéré une tache sur la table et s'y activent. Au plafond pendouillent des rouleaux fatigués de papier tue-mouches. Un frelon pénètre en vrombissant dans la pièce, semble hésiter puis décide de faire demi-tour. Augustine a envie de mettre son avant-bras sur la table puis d'y poser son front et de s'y endormir. Ah, si seulement au cours de cette belle

journee soporifique, elle pouvait ne jamais se reveiller !

*

Un raclement se fait entendre dans la cour. Les deux femmes se regardent, inquiètes : non seulement le chien n'a pas aboyé, mais elles l'entendent gémir. Quelqu'un serait-il en train de lui faire du mal ?

Une silhouette s'encadre dans l'ouverture de la porte : un homme, grand, mais mince à l'extrême, squelettique dirait-on, les cheveux tout gris, en bataille, éclairés par derrière. Il chancelle, s'appuie au chambranle et lentement s'effondre sur le carrelage. Augustine et Dorothée se précipitent. Les habits déchirés, le visage émacié sous une barbe d'un mois, barbe fort sale et striée de poils blancs, Sabin tend une main osseuse vers Augustine et arrive à esquisser un sourire.

Un bâton à la main, le dos courbé, les pieds traînant dans la poussière, il a dû traverser le village avant d'arriver à sa ferme. On l'a reconnu.

Lui, il n'a reconnu personne, toute son énergie consistant à mettre un pas devant l'autre. Il a été sourd aux murmures : "En voilà un qui n'en a plus pour longtemps." "Qu'est-ce qu'y va dire quand qu'y trouvera les deux femmes dans le même lit ?" "Augustine n'aurait jamais dû épouser un type tellement plus vieux qu'elle." "Il aurait dû crever, ç'aurait été mieux pour tout le monde."

À la ferme, on a détaché Princesse, la chienne, car elle devenait folle. Elle tourne autour de Sabin qui est étendu, le torse sur le carreau de la cuisine, les jambes sur le seuil, les pieds sur la cour. Elle émet des couinements, puis se précipite pour lécher le visage de son maître, puis tourne autour de lui et recommence.

Belle leçon d'amour et de loyauté, pense Augustine. Peu importe pour cette chienne que Sabin ressemble maintenant à un vieillard, que ses habits soient en loques et qu'il sente mauvais : c'est Sabin, c'est son maître. C'est la personne qu'elle aime.

À genoux près de son mari, Augustine, en pleurs, n'arrive pas à se relever. Plus réaliste, Dorothee est allée chercher un verre d'eau. Soulevant la tête de Sabin, elle arrive à le faire boire. Peu à peu, Augustine se calme.

Conseil de guerre en soirée autour de la grande table. Un bon feu crépite dans la cheminée. Dehors, le temps s'est détérioré. Il ne fait pas froid, mais l'air est humide, le ciel couvert, et Sabin frissonne. On lui met une couverture en laine sur le dos. Augustine et Dorothee lui ont raconté tout ce qu'elles ont subi. Il rassure les deux femmes : "Je serais bien incapable en ce moment de travailler sur une ferme ou de

me battre avec qui que ce soit, mais je connais la mentalité paysanne de la région. Le maître est revenu. On vous laissera tranquille."

"En tous cas, on va s'occuper de toi" lui répond Augustine. "On va te requinquer. Pour commencer, on va te laver devant le feu, dans la grande bassine, et je vais aller chercher des habits propres dans notre chambre."

Notre chambre ! Doux phonèmes ! Sabin enlève ses vêtements. Avant la guerre, il n'aurait pas voulu paraître tout nu devant Dorothée... Quant à Augustine, elle n'aurait pas voulu qu'il le soit ; Dorothée elle-même ne l'aurait pas souhaité ; mais la guerre change tellement de choses ! Elle a au moins l'avantage de trier les serviettes et les torchons et de séparer les tabous des réalités ; autrement dit, elle illustre ce qui a de l'importance et ce qui n'en a pas. Sabin se laisse faire comme un enfant malade.

Les replis de sa peau sont noirs de crasse. Les femmes changent l'eau de la bassine par deux fois.

Une heure plus tard, Sabin se sent léger, presque normal. On l'a aidé à enfiler un caleçon long en lin, une chemise en lin également et un pantalon en grosse toile. On lui a lavé, brossé, coupé et peigné les cheveux.

Il est assis à la grande table. Augustine est désolée de ne pas pouvoir lui offrir un repas substantiel, mais il y a de la soupe. Une soupe aux mange-tout comme il les aime tant et aussi une omelette. Sabin est aux anges. "Merci, je mourais de faim."

"Ne mange pas trop : tu serais malade."

Luxe suprême : il restait du cidre dans le dernier des trois barils que la ferme produisait tous les ans. Finalement, lorsqu'elle voit la tête de Sabin qui commence à dodeliner, Augustine le prend

sous les bras et l'aide à monter vers leur chambre à coucher.

Deux amants qui se retrouvent après une absence de trois ans seraient sans doute impatients d'arracher leurs vêtements et de faire l'amour passionnément, mais il est bien évident que Sabin n'en serait pas capable. En a-t-il même envie ? Il se couche sur le lit sans déranger les couvertures. Elle se couche sur le côté, près de lui et le serre dans ses bras. Ils éclatent en sanglots tous les deux.

Le lendemain, la chienne aboie. Un roulement de charrette et un clip-clop équestre font dresser les oreilles. "Non ! Encore des ennuis ?" se demande Augustine. Le riche fermier qui vient la relancer ou plutôt la menacer ? Le gros curé qui tente sa chance une deuxième fois ?

Bien décidée à barrer la route aux envahisseurs, Dorothee, les muscles raidis

de colère, sort sur la cour mais, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, elle se retrouve devant un beau cheval noir et son harnais ciré comme pour une parade. Il tire une calèche légère au bois verni couleur grenat et à la capote grise. Le cocher, joli garçon en costume de paysan, mais très propre, semble n'avoir guère plus de quatorze ans.

La portière s'ouvre, et Firmin sort de la voiture, puis il se retourne et tend la main à Ghislaine pour l'aider à descendre. Le cerveau de Dorothée tourne à plein régime. Qui sont ces deux personnages ? En tous cas, ils ne ressemblent pas du tout à ceux qui ont harcelé sa patronne.

Attirée par le bruit, Augustine est venue voir ce qui se passe. Les yeux rougis, elle s'avance pour accueillir les visiteurs. L'homme vient lui serrer la main. "Je suis Firmin de Blanc-Reynaud. Sabin vous a

peut-être parlé de moi, et voici Ghislaine, mon épouse.”

“Oui, il m’a bien parlé de vous... il y a longtemps.”

“On dirait que vous avez pleuré. J’arrive au mauvais moment, peut-être. Y a-t-il un malheur dans la famille ? Où est Sabin ? Il est bien revenu de la guerre, n’est-ce pas ?”

“Monsieur, il n’y a pas de malheur dans la famille. C’est un grand bonheur au contraire.”

Épilogue

Firmin a décidé d’acheter la ferme de Sabin. Il y a installé un jeune couple de sa

connaissance. Les trois nouveaux garçons de ferme (seulement des garçons pour commencer) sont d'anciens soldats que Firmin a connus pendant la guerre. Ils ont des gueules de sbires, et ce n'est pas à eux que les bouseux du coin viendront chercher des noises.

Augustine et Sabin gèrent l'exploitation de Firmin dans le Lot. Ils ont une petite fille que Sabin, au grand étonnement d'Augustine, a insisté pour appeler Falcona. La chienne est avec eux. Dorothée aussi. Elle a été promue au rang de nounou.

